63e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 8 19 FÉVRIER 1953

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Codirecteur

L'HUMANISME SELON LES MARXISTES

Art. I. — Position du problème

Pour beaucoup d'esprits, Humanisme et Marxisme sont deux termes qui jurent. Qu'ils se représentent d'une part l'humanisme comme l'affinement de l'esprit au contact de la civilisation gréco-latine, épurée et enrichie par le christianisme ; que d'autre part le marxisme leur suggère immédiatement et nécessairement l'homme-termite, un simple numéro dans une grande organisation anonyme, évidemment la contradiction éclate.

D'autres protestent contre ce verdict qu'ils jugent sommaire et obtenu à la faveur d'une méprise. Pourquoi, disent-ils, réduire l'humanisme à la culture classique ? Et comment fermer les yeux aux valeurs humaines que renferme et promeut le marxisme, malgré ses erreurs ?

Un humanisme, il est vrai, qui se fermerait sur les trésors, si appréciables soient-ils, d'une école ou d'une période, trahirait l'homme. Il n'y a d'humanisme qu'ouvert. On doit donc inclure en sa définition, selon l'expression de M. Baas, « tout effort pour assurer à l'homme le libre épanouissement de toutes ses facultés, de toutes les virtualités qu'il porte en lui » [1].

S'il s'agit de libérer et d'épanouir l'homme, le marxisme précisément se présente avec une telle intention. Il prétend en effet sauver l'homme, et même être seul capable d'une telle entreprise. Dans un texte souvent cité, K. Marx présente ainsi son ambition : « Ce communisme, étant un naturalisme achevé, coïncide avec l'humanisme ; il est la véritable fin de la querelle entre l'homme et la nature, et entre l'homme et l'homme, il est la véritable fin de la querelle entre l'existence et l'essence, entre l'objectivation et l'affirmation de soi, entre la liberté et la nécessité, entre l'individu et l'espèce. Il résout le mystère de l'histoire et il sait qu'il le résout » [2].

Acceptons donc provisoirement de ranger le Marxisme parmi les humanismes, en tenant compte de son intention. Il nous reste à vérifier son exactitude. Il s'agit en effet de savoir si l'intention du marxisme peut aboutir, en suivant la voie qu'il préconise. Conduit-elle à une authentique libération, ou n'est-elle pas trahison de l'homme, le livrant à de nouvelles et pires servitudes ?

[1] E. Baas, *L'humanisme marxiste*, p. 28.

[2] K. Marx, *Morceaux Choisis* (Gallimard), p. 228. Cet important texte se trouve cité et commenté dans Fessard, *Le Dialogue catholique-communiste*, p. 116 et p. 218 sq.

I. — LA CONDITION DE L'HOMME

Le point de départ d'une entreprise libératrice est une réflexion sur la nature de l'homme et une analyse de sa situation concrète.

A) *Qu'est-ce que l'homme ?* L'homme, vu par Marx, est un être parmi tant d'autres dans l'univers. Et qu'est-ce que l'univers, sinon un perpétuel devenir, synthèse précaire et toujours à reprendre des contradictions qu'il roule avec lui ? Car, selon la dialectique tirée de Hegel, la contradiction est au cœur de la réalité. Ce qui se réalise, en même temps *est* et *n'est pas*. Toute réalité suscite sa négation. En arrivant à l'être, elle amorce un nouvel être qui la détruira, mais non sans l'englober dans une synthèse plus riche, en progrès sur le passé. Ainsi va l'univers.

Pour ce qui est de l'homme, il est sorti de la nature et, depuis lors, s'affronte avec elle. La nature, où règne la nécessité, s'impose durement à l'homme ; celui-ci lutte pour lui dérober ses mystères. Par la connaissance, il apprend à la dominer, faisant jouer à son profit les nécessités physiques ; peu à peu il met sa marque, il établit sa domination dans la nature, il l'humanise [3].

Avec l'homme commence une histoire. On ne déniera pas au Marxisme un sens aigu de l'histoire. Mais c'est encore selon la dialectique hégélienne qu'il conçoit son déroulement. A l'origine, la société humaine apparaît une, indifférenciée et tout y est commun. Peu à peu se dessine une différenciation des tâches ou des fonctions, avec leurs corollaires d'appropriation, de lutte, d'exploitation de l'homme par l'homme. Ainsi les conditions de vie, ou plus brutalement le travail de production, modèlent la physionomie des sociétés, définissant les rapports sociaux, suscitant les institutions juridiques et politiques qui règlent ces rapports, déterminant même tous les moyens d'expression, artistiques ou religieux, d'une civilisation donnée.

L'histoire n'arrête pas son cours, entraînée qu'elle est par les lois inéluctables de la dialectique. Toute organisation tend à s'installer et à défendre ses privilèges acquis ; par là elle suscite une opposition. La lutte est implacable, facteur d'un nouveau progrès. Où mène-t-elle l'humanité ? Indubitablement, nous dit Marx, vers la grande synthèse où se recomposera l'unité humaine, mais riche de toutes ses composantes, intégrant en elle la somme des différenciations dégagées par les luttes de l'histoire. Ce sera l'homme réconcilié avec la nature par une parfaite maîtrise des forces de

[3] Relire le texte cité plus haut, où il est question de la querelle entre l'homme et la nature, entre la liberté et la nécessité. On commence à comprndre sa signification.

celle-ci, l'homme réconcilié avec l'homme dans une société où tout est à tous et pour tous, l'homme réconcilié avec lui-même, ayant comblé ce hiatus qui jusque là sépare son essence idéale de ses misérables conditions d'existence. L'histoire marche dans le sens de cette promotion humaine [4].

Nous comprendrons mieux la pensée de Marx en suivant plus en détail son analyse de la condition actuelle de l'homme. Un mot exprime sa misère : *l'aliénation* [5].

B) *La triple aliénation humaine.* — Comment faut-il entendre ce mot ? Quel sens a-t-il dans le vocabulaire marxiste ? On peut dire que c'est l'état de l'homme dépossédé de lui-même, l'état inhumain par excellence. Tout ce qui constitue l'essence et la dignité de l'homme est comme pompé par les mécanismes de la production qui l'enserrent et l'asservissent : *aliénation économique.* En même temps les prérogatives dont l'homme est dépouillé sont projetées sur des mythes, celui du « citoyen », nanti de droits solennellement proclamés (droits illusoires et qui se retournent contre leur détenteur), — celui de la religion, composant un Etre divin avec des attributs usurpés à l'homme : *aliénation politique et alinénation religieuse.* Autant, selon le marxisme, de mystifications qui laissent l'homme rivé à la misère de son existence.

— 1° *Alinénation économique.* — Sans doute avons-nous peine à concevoir que l'homme puisse être dépossédé de « ce qui constitue son essence ». Nos marxistes, pour utiliser les mêmes mots, ne leur donnent pas la même signification que nos docteurs scolastiques ; et le problème de l'essence et de l'existence aura ici une autre perspective. Cela ne nous dispense pas d'un effort pour entrer dans leur pensée. En parlant ici d'aliénation économique, ils veulent dire que certaines situations sont dégradantes au point que l'homme n'est plus un homme.

De telles situations ont existé et existent encore ; esclavage antique ou esclavage moderne des camps de concentration. On connaît aussi la situation du prolétariat industriel de 1830 (cf. enquête de Villermé) et celle du XIX^e siècle finissant, où sur « l'infinie multitude des prolétaires » pèse « un joug presque servile », « une situation d'infortune et de misère imméritée ». (Léon XIII, dans *Rer. Novar.*).

Dans cette première moitié de notre XX^e siècle, un certain nombre de réformes ont incontestablement amélioré la situation de la classe ouvrière ; et il serait inexact d'identifier le prolétaire et l'ouvrier [6]. Cependant le prolétariat reste une réalité. Il est sans doute devenu une minorité (du moins chez nous), mais encore trop considérable pour ne pas être symptôme d'une société déséquilibrée ou « en état de péché », selon le mot de Mgr Ancel [7].

[4] Reprendre encore le texte capital, où il était question de la querelle entre l'homme et l'homme, entre l'essence et l'existence, et du mystère de l'histoire enfin résolu.

[5] « Aliénation », terme emprunté à Feuerbach. Cf. Cornu, *K. Marx*, p. 135 ; une définition de l'aliénation par Cornu, cité dans Desroches, *Signification du Marxisme*, p. 180.

[6] Folliet, *L'Avènement de Prométhée*, p. 59-60.

[7] Mgr Ancel, *Les ouvriers et la religion*, p. 94.

Les témoignages abondent et se confirment.

Après la grande Mission qui, du 15 octobre au 12 novembre 1950 a travaillé la ville de Maubeuge et le bassin de la Sambre, les *Cahiers d'Action religieuse et sociale* [8] donnaient le compte rendu d'où nous extrayons ces lignes :

« Des innombrables visites faites par les missionnaires, il ressort une fois de plus, avec évidence, que le « *prolétariat* » n'est pas, en 1950, une abstraction, mais une *réalité inhumaine* concrète et que son existence est un obstacle quasi insurmontable à la christianisation, non seulement du monde ouvrier, mais de toute la population.

Salaires modestes, à part de rares exceptions (dans la région de la Sambre : de 15.000 à 22.000 par mois en moyenne, en octobre 1950 ; parfois même en-dessous de 15.000 pour certains manœuvres inférieurs). Non pas la misère, sauf en quelques cas exceptionnels, mais une existence toujours gênée : des fins de mois difficiles, même pour des ménages économes et bien tenus.

D'où la nécessité d'heures supplémentaires (au delà de 50 heures souvent), ou de travail semi-agricole, avec ses conséquences pour la fatigue et le foyer... »

Et l'exposé continue, mettant sous nos yeux les dures conditions du travail de la métallurgie et de la faïencerie, l'insécurité de la vie ouvrière, l'inaccessibilité de la culture et ce sentiment d'être toujours le premier sacrifié.

Un témoignage semblable nous est fourni par l'*Anneau d'Or*, n° 24 (1948). A des foyers chrétiens de la bourgeoisie, ce numéro veut révéler l'étendue de la misère, « aspect du péché du monde », « le point où l'abcès crève ». Suit un interview d'un prêtre-ouvrier de la banlieue parisienne :

« Vous croyez peut-être que la misère, c'est avant tout le manque d'argent ? Pas nécessairement. Parmi tous ceux que je connais, beaucoup ont du travail, un vrai métier et mangent à leur faim. La misère, c'est le manque de liberté. C'est un état de dépendance qui vous tient, qui bloque toutes vos initiatives, qui vous ramène sans cesse au point de départ. Pas moyen d'en sortir. On est dedans. Jusqu'à 35 ou 40 ans, on résiste, on a des sursauts, on veut essayer d'être homme ; après on se laisse porter par la fatalité... »

— Mais quelles sont les raisons de cet état de dépendance. de cette mort de la liberté ?

— J'en vois tout de suite deux : le logement et le travail. Le logement ! On connaît ici 10.000 familles qui vivent dans moins de deux pièces, et elles ont 2, 4, 6, jusqu'à 11 enfants. Dans un hôtel meublé, je connais 51 familles qui gîtent (peut-on dire qu'elles habitent) sans eau, sans gaz, sans électricité ; pour chacune, une seule vaste pièce, ou plutôt un réduit avec un fourneau. Vous imaginez l'atmosphère ?

— ...Quelle peut-être la vie familiale dans ces conditions ?

— C'est très simple : il n'y en a pas... »

— Vous nous avez parlé d'une autre misère : celle du travail ?

— Le travail consiste pour eux à être du lundi au samedi en esclavage. Je sais ce que c'est : j'ai travaillé moi-même en usine. Je reverrai toujours ces rentrées au matin, surtout quand le patron était là : tout le monde s'activait, se dépêchait, la tête instinctivement rentrée dans les épaules. Une hantise planait : je peux être renvoyé, je vais être renvoyé. Ces 600 hommes n'étaient pas unis par une passion, par une tâche, mais par une peur commune : la peur de l'insécurité, du chômage, du débauchage, de tout ce qui est à l'horizon — non : de tout ce qui approche, qui est là, qui frappe.

[8] *Cahiers A.R.S.*, 1^er et 15 décembre 1950.

Et toute la journée, rester penché sur une machine, n'être soi-même qu'une pièce, un rouage à qui on demande d'être aussi inconscient et automatique qu'un morceau d'acier... » [9].

Entendons enfin la grande voix de Mgr Joseph Cardijn nous révéler l'ampleur et l'urgence de ce problème qui se situe à l'échelle mondiale :

« Il se forme ainsi un prolétariat mondial unissant les masses innombrables de travailleurs, de races, de couleurs, de langues, de mœurs les plus différentes. C'est une immense Babel, une ruche incommensurable. Les conditions de vie, de logement, de travail y sont souvent inhumaines. Elles provoquent des aspirations, des mécontentements, des révoltes inévitables » [10].

Si nous avons pris nos exemples aux sources catholiques, c'est pour bien affirmer qu'en face de certaines situations, il y a une protestation marxiste sur laquelle nous sommes d'accord.

On aura remarqué au passage cette observation que la misère n'est pas nécessairement le manque d'argent. Il y a en effet une dépersonnalisation de l'homme qui s'effectue par le jeu des conditions de la vie moderne. La grande industrie « mutile le travailleur, elle fait de lui une monstruosité, parce qu'elle stimule, comme en serre chaude, son habileté de détail, en étouffant un monde de tendances et de dispositions productives... L'individu lui-même est divisé, transformé en rouage automatique d'un travail partiel. »

Les années ont passé, presque un siècle, depuis que ces lignes étaient écrites par Engels [1]. Comment se fait-il que, en dépit d'une amélioration indiscutable, la même plainte monte encore des grandes usines :

« L'ouvrier ne sait pas ce qu'il produit, et par suite il n'a pas le sentiment d'avoir produit, mais de s'être épuisé à vide. Il dépense à l'usine, parfois jusqu'à l'extrême limite ce qu'il a de meilleur en lui, sa faculté de penser, de sentir, de se mouvoir ; il les dépense, puisqu'il en est vidé quand il sort ; et pourtant il n'a rien mis de lui-même dans son travail, ni pensée, ni sentiment, ni même, sinon dans une faible mesure, mouvements déterminés par lui, ordonnés par lui en vue d'une fin. Sa vie même sort de lui sans laisser aucune marque autour de lui. L'usine crée des objets utiles, mais non pas lui ; et la paie qu'on attend chaque quinzaine par files, comme un troupeau, paie impossible à calculer d'avance, dans le cas du travail aux pièces, par suite de l'arbitraire et de la complication des comptes, semble plutôt une aumône que le prix d'un effort... » [2].

Echappé aux servitudes du métier, le travailleur pense-t-il se retrouver lui-même ? N'est-il pas, comme le dit Folliet, « le jouet d'une exploitation plus subtile et non moins intéressée, celle des marchands de plaisirs, d'illusions et d'oubli » [3]. Le journal qu'il lit, la radio qu'il écoute, le cinéma qui le captive par ses images mouvantes, la publicité qui le harcèle tandis qu'il se hâte à travers sa ville... tout l'extériorise, lui impose du dehors une mentalité, un comportement. Ainsi se propage ce type effrayant de l'humanité moderne : l'homme-standard, l'homme de la masse [4].

— 2° *Aliénation politique.* — L'aliénation économique, fondamentale, commande une série d'autres aliénations. C'est comme une servitude première qui engendre de nouvelles chaînes, celles-ci rendant plus difficile la libération. Sur le plan politique, le travailleur se trouve « aliéné », dépouillé de ses nobles attributs (qui font de lui un homme, le constituant en dignité). Là encore il se trouve victime d'une séparation violente entre « essence et existence », c'est-à-dire entre sa conscience qui proteste et la misérable condition de son existence concrète.

L'Etat n'est que l'organisation politique d'une classe privilégiée qui veut maintenir ses avantages en dominant les autres. On aura beau proclamer le citoyen libre et tous les membres de la société égaux entre eux, le prolétaire se sent l'objet d'une duperie.

Encore une fois reportons-nous au milieu du XIX[e] siècle. Peut-on parler sérieusement d'égalité à cet homme qui travaille 12 heures par jour, et dont la servitude ne connaît ni repos hebdomadaire, ni congé annuel ? Le droit syndical ne lui est pas encore accordé. Ce n'est qu'à partir de 1848 qu'en France il a le droit de participer aux élections législatives ; et ce droit de vote est précaire, objet de rapides restrictions, et d'ailleurs quelles facilités l'ouvrier a-t-il pour user de son droit ? Bref, ses prérogatives d'homme libre, frère de tous les autres, peuvent être proclamées dans une Déclaration; elles n'existent que transférées pour ainsi dire dans un être mythique : « le citoyen ». Qu'en fera l'homme concret ? S'en enorgueillir ? S'en consoler ? Peut-être, à moins qu'il ne s'en irrite, y trouvant la raison de sa révolte.

Aujourd'hui l'Etat s'est incontestablement démocratisé ; et par le suffrage universel, les classes populaires font entendre leur voix et pèsent sur les destinées d'un pays. Encore est-il (et cette infortune n'est pas réservée aux prolétaires) que leurs suffrages se trouveront souvent utilisés et confisqués par on ne sait quel jeu subtil de la politique. Toutefois, s'il s'agit du prolétaire (le prolétariat est hélas ! une réalité actuelle, nous l'avons vu) quel intérêt peut-il trouver aux destinées de la nation, tant qu'il ne peut s'évader de son taudis et de sa misère. « Son existence dans les quartiers sales et tristes, au contact du sous-prolétariat, symbolise son rejet de la communauté nationale » [5].

La citoyenneté tombe donc sur le prolétaire comme un titre chimérique. Le mythe du citoyen se présente à lui avec la même inconsistance, toujours selon Marx, que le mythe religieux. « L'Etat politique, disait-il, est vis-à-vis de la société civile aussi spiritualiste que le ciel l'est vis-à-vis de la terre... Dans l'Etat... (l'homme) est le membre imaginaire

[9] Reproduit dans la *Documentation catholique*, 13 fév. 1949, col. 204.

[10] *Masses Ouvrières*, n° 47 (1949), p. 8. Le n° 49 de la même année apporte des faits déchirants sur la misère des travailleurs en Chine et aux Indes. La récente Semaine Sociale de Dijon est aussi une source à consulter sur ce sujet.

[1] Engels, cité par Desroches, *op. cit.*, p. 113.

[2] Simone Weil, *La Condition Ouvrière* ; lire les trois lettres placées en tête de l'ouvrage.

[3] *Avènement de Prométhée*, p. 64.

[4] Sur ce sujet, intéressante analyse donnée par J. Folliet, dans son cours à Sem. Sociale de Paris (1947) et reproduite dans *Prométhée*, ch. III.

[5] Folliet, *L'Avènement de Prométhée*, p. 70.

dépouillé de sa vie réelle et individuelle, et rempli d'une généralité irréelle » [6].

Marx, dans ce texte, a comparé l'aliénation politique à l'aliénation religieuse. C'est symptomatique. Marx, en effet, a emprunté à Feuerbach la théorie de l'aliénation religieuse ; et cette dernière lui a permis de définir les autres. Mais, dans Marx, le processus explicatif de Feuerbach se trouve intégré dans son matérialisme historique. D'où sa place, en dépendance d'une situation économique [7].

— 3° *L'aliénation religieuse.* — L'état économique donc engendre les idéologies, modèle les consciences ; et ces idéologies s'incarnent en institutions diverses. En d'autres termes, les structures économiques appellent des superstructures, qui à leur tour maintiennent les premières. Ainsi apparaît la religion avec son rôle dans ce monde aliéné.

La vie économique est d'abord la dure nécessité de se plier à la nature, de lui arracher ses richesses pour vivre. Le sentiment de forces qui dépassent l'homme et qui l'écrasent, fait jaillir en lui l'idée de puissances mystérieuses, intelligentes, animées d'intentions bonnes ou mauvaises. Bref, l'homme faible et ignorant se compose des divinités ou la Divinité à sa ressemblance, en projetant ses propres attributs sur un être imaginaire.

Mais la vie économique progresse dans le sens que nous avons vu, dans le sens de la division du travail, de l'exploitation de classe, du capitalisme moderne. En conséquence naîtra dans la conscience brimée une protestation contre la misère et le sort injuste qu'elle subit. Or cette conscience n'est pas pour autant révolutionnaire. Par une erreur d'aiguillage, elle se détourne de la lutte qu'il faudrait engager contre la dure réalité, et elle se tourne vers ce monde imaginaire qu'elle s'est créé. Puisque le monde présent est le règne de l'injustice, l'au-delà lui apportera une compensation. Son besoin de justice et de bonheur justifie sa croyance à un Etre puissant et justicier qui rétablira l'ordre et lui assurera un bonheur éternel.

D'autre part, tout ce qui représente la classe privilégiée, bénéficiaire de l'ordre actuel, trouve intérêt à appuyer cette conception de la vie. La vieille chanson endort la revendication révolutionnaire. La religion entretient des consciences esclaves, résignées. Aussi Marx dénonce-t-il les

« principes sociaux du christianisme, car, dit-il, ils prêchent la nécessité d'une classe dominante et d'une classe opprimée, et n'ont à offrir à cette dernière que le pieux souhait que la première veuille bien se montrer charitable. Les principes sociaux du christianisme placent dans le ciel le règlement consistorial de toutes les infamies subies sur la terre et justifient ainsi la durée de ces infamies sur la terre..., etc. » [8].

L'homme n'est plus l'homme. Il a perdu sa dignité, sa fierté, son indépendance. Il est véritablement aliéné. Il redeviendra homme, lorsque, maître des forces de la nature, il cessera de demander à Dieu son pain quotidien, et lorsque, par une société nouvelle, il aura réalisé une justice qui le dispensera de l'attendre d'un monde illusoire.

[6] K. Marx, cité dans Desroches, p. 124.
[7] Cornu, *K. Marx*, ch. v, p. 340, 390-391.
[8] K. Marx, morceaux choisis, p. 224 ; ou dans Desroches, o. c., p. 166-167.

Ces propos de Marx, disons-le dès maintenant, avant même d'en instituer la critique, nous blessent douloureusement dans nos sentiments chrétiens. Quelle caricature de religion a-t-il donc rencontrée ou imaginée pour écrire ainsi ? Nous ne nous y reconnaissons pas. Mais si nous nous reportons à l'époque où Marx, dans un climat de lutte, élaborait son œuvre, la loyauté nous oblige à reconnaître que certains textes ou certaines attitudes étaient bien faits pour corroborer son opinion.

On est en 1848. Toute une bourgeoisie voltairienne, encore sous la peur de cette révolution à laquelle elle vient d'échapper, se tourne vers le catholicisme. Il ne s'agit point pour elle de se convertir, mais de l'inculquer au peuple pour le maintenir dans l'ordre. Ozanam le note avec pitié : « Il n'y a voltairien affligé de quelques mille livres de rente, qui ne veuille envoyer tout le monde à la messe, à condition de n'y pas mettre les pieds » [9].

Il est triste pour nous de constater que des publicistes catholiques apportent à ce mouvement l'appui de la doctrine qu'ils représentent. C'est alors, en effet, que Veuillot écrit ses dures sentences : « Il est nécessaire qu'il y ait des hommes qui travaillent beaucoup et qui vivent chétivement. La misère est la loi d'une partie de la société. C'est la loi de Dieu à laquelle il faut bien se soumettre. » Et il ajoute : « La société a besoin d'esclaves ».

Montalembert ne parle pas autrement : « Sa sagesse (celle de l'Eglise) dit au pauvre : Tu ne déroberas pas le bien d'autrui ; non seulement tu ne le déroberas pas, mais tu ne le convoiteras pas, c'est-à-dire tu n'écouteras pas ces encouragements perfides qui soufflent sans cesse dans ton âme le feu de la convoitise et de l'envie. Résigne-toi à la pauvreté et tu seras récompensé et dédommagé éternellement » [10]. Et certes, de telles paroles nous portent un écho de la doctrine évangélique ; mais nous voyons comment, mal appliquée et dans la méconnaissance de ses exigences sociales, cette doctrine paraît pactiser avec l'injustice et mériter les sarcasmes des révolutionnaires.

* *

L'aliénation, un état inhumain, telle est donc la constatation qui sert de départ au dessein humaniste de Marx et de ses disciples.

L'homme est aliéné d'abord économiquement ; de là découlent les mystifications politiques et religieuses. C'est parce que la vie humaine est faussée sur le plan économique que tout le reste est pareillement faussé et joue contre l'homme. Cette prise de conscience provoque la protestation et suscite une entreprise libératrice.

Le présent article s'est contenté d'exposer ce point de départ. Une suite montrera comment Marx entend mettre fin à l'aliénation et quel type d'homme nouveau se profile au terme de ses espérances. Authentique libération ou illusion et nouvelle mystification ? La critique du système devra répondre à cette question.

Si, au point de départ, l'analyse de la condition humaine peut nous arracher une protestation sem-

[9] Cité par Dansette, *Histoire religieuse de la France Contemporaine*, p. 364.
[10] *Ibid.*, p. 355-356.

blable à celle du marxiste, dès ce moment aussi, en constatant son rejet de Dieu, nous mesurons ce qui nous en sépare et nous pressentons les catastrophes qu'il y aurait à le suivre.

II. — COMMENT LIBERER L'HOMME ?

Libérer l'homme consiste à supprimer l'aliénation et à restituer l'homme à lui-même. Comment donc mettre fin à l'aliénation ? Quel type nouveau d'humanité va surgir comme fruit de cette libération ? Ces questions vont nous faire avancer dans la connaissance de l'humanisme marxiste.

A) *La fin de l'aliénation.* Pour Marx, il n'y a pas à revenir sur les conclusion d'Hegel et Feuerbach, qu'il considère comme définitives. Le problème religieux ne se pose plus et n'a plus à être posé. « Pour l'Allemagne, la critique de la religion est finie en substance »[1]. C'est donc dans une perspective d'athéisme et de matérialisme que Marx va construire son plan libérateur. Il ne s'agira pas simplement pour lui d'ajouter un nouveau système à ceux des philosophes ses devanciers. Œuvre vaine que la leur ! Ils ne font que « donner du monde différentes interprétations ; ce qui importe, c'est de le transformer »[2].

La cause déterminante de l'aliénation étant d'ordre économique, c'est sur ce terrain que doit s'opérer la décisive révolution. Plus précisément, le mal qui a infecté les relations humaines et faussé le destin de l'homme étant la propriété privée, c'est cette institution qui doit disparaître. Alors l'homme pourra être libéré.

Marx ne reprend pas pour autant le programme des communistes qui l'ont précédé. Le partage des biens ? ce serait perpétuer la cause de l'aliénation. Le retour à une indivision et promiscuité soi-disant primitives ? ce mouvement rétrograde renierait le progrès et se solderait par un appauvrissement de l'humanité. Marx n'a que dédain pour ces formes grossières de communisme.

Son plan repose sur une analyse du travail et des conditions du travail moderne dans la société capitaliste dont il est contemporain. Pour lui, l'homme c'est le travailleur, un homme agissant aux prises avec la nature. Sa force-travail constitue même son essence. Elle passe dans l'objet travaillé, qui devient quelque chose de l'homme. De conquête en conquête elle se communique à la nature, elle y met sa marque, elle l'humanise, la faisant sienne. Or le régime de propriété privée pose un principe de rupture au lieu de cette communion à la nature. Le produit du travail devient un objet séparé dont on trafique ; il disparaît derrière ses signes monétaires. Avec l'évolution de la société, marquée par la concentration des richesses et des moyens de production, cet objet échappe complètement au travailleur ; ce dernier en vient, sous le régime capitaliste, à vendre sa force-travail, c'est-à-dire à se vendre lui-même, ne recevant en retour que le nécessaire à son entretien et à sa reproduction, bref comme on entretient ou amortit le matériel d'une usine[3].

Le communisme de Marx ne sera donc pas un retour en arrière. Il envisage l'abolition de la propriété privée comme le terme d'une dialectique, résultat de l'évolution de la situation actuelle, comme un état nouveau où seront intégrées les conquêtes de l'industrialisme moderne. Alors tout devenant commun, chaque homme profitera du travail de tous. Il retrouvera, dans une communion à tous les autres travailleurs (la barrière des classes étant tombée) son essence dont il avait été dépouillé. Enfin dans cette jouissance des fruits du travail commun, qui a réussi à dominer et à humaniser la nature, se réalisera la réconciliation de l'homme et de la nature.

En conséquence cessera l'aliénation religieuse. L'Homme, ayant trouvé ses vraies dimensions, récupéré ses attributs propres n'aura plus besoin de lever les yeux vers un au-delà céleste. Les mythes religieux n'auront plus de sens pour lui. Ils s'évanouiront comme un mirage devant la réalité.

B) *Nécessité et liberté.* Marx apparaît comme le prophète de cet avenir, le héraut de cette espérance. Ce rôle ne lui suffit-il pas ? Car la dialectique immanente aux réalités terrestres, selon lui, conduit inéluctablement au terme annoncé. Marx a le sentiment d'avoir mis à jour le secret de l'histoire ; il pense en avoir compris le sens ; il annonce un terme nécessaire. Comme le dit un moderne interprète de Marx : « Cette œuvre (à laquelle le marxiste doit s'appliquer) n'est pas une œuvre arbitraire, dictée par son seul désir et sa seule volonté, elle est déterminée par le devenir même de ce régime qui contient en lui les germes de sa décomposition et de sa transformation en régime communiste »[4].

Cependant, même si les superstructures, les idéologies, sont déterminées par l'infrastructure matérielle, Marx admet entre elles une interaction[5]. Entraîné par son tempérament d'homme d'action et pour justifier la lutte révolutionnaire, il fait appel aux énergies de l'homme pour hâter le terme bienheureux. Ainsi a-t-on pu dire que « le marxisme n'est qu'une libre participation à une dialectique de la nécessité, à un mouvement nécessaire »[6]. Le marxiste intervient donc pour activer un mouvement dont il croit avoir discerné l'orientation : il doit mettre à jour les contradictions du régime capitaliste, « rendre l'oppression réelle encore plus oppressive en y ajoutant la conscience de l'oppression »[7], entretenir, exacerber les conflits et ainsi préparer la révolution d'où sortira un régime nouveau. Ce n'est pas l'homme de l'abandon à la fatalité, ce n'est pas l'homme de la conciliation, mais l'homme de la lutte, l'homme du ressentiment, l'homme éveillé sur ce qui lui manque et en perpétuel état de revendication. Ou, s'il y a

[1] K. Marx, cité dans Fessard, *Le Dialogue... est-il possible ?* p. 108.

[2] Thèse XI sur Feuerbach, dans Cornu, *K. Marx, l'homme et l'œuvre*, p. 391.

[3] Cornu, *op. cit.*, p. 334-340, où est analysé le manuscrit de Marx : « *Economie politique et Philosophie* ».

[4] Cornu, *op. cit.*, p. 341.

[5] Maritain, *L'Humanisme Intégral*, p. 54-55 ; et *Revue de l'A. P.*, janv. 1953, p. 48-49, sur Staline.

[6] J. Lacroix, dans *Semaine Sociale de Paris*, p. 130

[7] Expression d'un marxiste, dans *Cahier n° 7 de Jeunesse de l'Eglise*, p. 60.

conciliation, elle ne peut être qu'apparente, provisoire, conseillée par la tactique.

En dépit donc de l'affirmation du règne de la nécessité, la liberté est réintroduite en pratique. Non sans contradiction, sans doute ? Pour le moment constatons.

C) *Rôle du prolétariat.* Le « médiateur » de cette rédemption est le prolétariat. Pourquoi ce rôle privilégié ? La réponse, dans la logique du système, est qu'il est l'antithèse même, et par là une force d'opposition destinée à renverser le capitalisme règnant. Le prolétaire est en effet le type même de l'aliénation : celui qui est frustré de tout, rejeté de la société, et par ailleurs porteur des germes d'une humanité nouvelle, en tant qu'il est, par son dénuement, pur de toute exploitation (il la subit, bien loin de s'en rendre coupable) [8].

On serait tenté de rapprocher ce rôle messianique du prolétaire de celui des « Pauvres » d'Israël, le petit reste qui a préparé et reçu le Royaume de Dieu. Rapprochement bien superficiel, provoqué par une attention au malheur des pauvres, des souffrants, des rejetés de ce monde. Mais ce n'est pas le pauvre biblique, (l'*anaw*), ouvert à Dieu et résigné, qui sera l'agent de la révolution marxiste ; tout au contraire ce doit être le pauvre « conscient » pour puiser dans cette conscience l'irritation et la révolte.

Là se révèle une force explosive. Mais pour réussir, le prolétariat ne doit pas rester cette masse amorphe exposée à stagner dans sa misère sans issue. Comment donc émergera cette conscience révolutionnaire, si le prolétariat en est réduit à une telle misère que sa faculté de pensée soit comme assoupie ? Ici intervient le Parti. Celui-ci peut se définir comme la conscience du prolétariat. Il en exprime les aspirations, il en formule les revendications, il organise sa lutte. La conséquence est que le prolétaire doit obéir au Parti comme à sa propre conscience, mieux encore, comme à la règle de sa conscience.

« Pour les marxistes, écrit Jean Lacroix, le parti communiste n'est pas un parti comme les autres : c'est une église, ou plus exactement, un véritable *ordre*. Il est donc naturel de tout lui sacrifier, non seulement sa vie, ce qui va de soi, mais jusqu'à son honneur, jusqu'à la vérité même. Ou plus exactement, le conflit est en quelque sorte impossible, il n'existe que pour ceux du dehors qui se font de l'honneur ou de la vérité un absolu sans référence historique : il n'y a pas de vérité en dehors du parti... Certes, le parti peut momentanément se tromper ; les communistes savent le reconnaître et nul ne pratique autant qu'eux l'autocritique. Il n'en reste pas moins que l'obéissance est absolue et qu'on doit se soumettre tant qu'une autre décision n'a pas été prise. En dehors du parti, il ne peut y avoir ni vérité ni histoire ; on ne peut donc s'y soustraire sans se détruire soi-même. La seule liberté que connaisse le communiste est une liberté d'adhésion et de participation. A la longue, puisque le parti est l'incarnation de l'idéal révolutionnaire dans l'histoire, il ne peut pas se tromper. Il faut être avec lui pour être. Ce qu'on pourrait exprimer encore en disant que le parti seul est valeur » [9].

Avant même de critiquer, on s'arrête saisi d'effroi. A quelle oppression peut mener cet abandon aveugle et inconditionné ? Cette appréhension ne fera qu'augmenter si l'on ajoute que cette conscience du prolétariat, qui se dégage dans le Parti, s'incarne d'une manière privilégiée dans ses chefs. D'où une mystique du chef — que partagent d'ailleurs tous les totalitarismes, fasciste ou nazi : « Le duce ou le führer a toujours raison ». — Mais n'imaginez pas, nous ferait remarquer un marxiste, que le chef puisse imposer ses vues personnelles, commander de manière arbitraire. Selon l'idéologie, les chefs, les militants expriment « la voix des masses » ; et cela exige d'eux une constante liaison avec la masse.

« Lénine nous a enseigné, déclarait Staline, non seulement à instruire les masses, mais à nous instruire auprès des masses. Les simples gens sont parfois autrement plus près de la vérité que certaines institutions supérieures... La liaison avec les masses, le renforcement de cette liaison, la volonté de prêter l'oreille à la voix des masses, voilà qui fait la force et l'invincibilité de la direction bolchévick... » [10].

Ainsi le prolétariat marche vers son destin dans le cadre du parti (forcément unique), sous la direction « infaillible » de ses chefs, destin libérateur qui sera celui de toute l'humanité.

D) *Les étapes.* Cette marche dialectique est tragique, cahotique. Plutôt qu'une avancée rectiligne, il faut imaginer une série de luttes catastrophiques. C'est dans la douleur que s'enfante un monde nouveau. Il est important de relever les étapes prévues par les doctrinaires marxistes. Cette connaissance éclaire sur deux de leurs attitudes. Premièrement ils n'attendent pas d'une révolution une libération immédiate de l'homme ; et ils récusent comme mal fondée l'objection tirée des nouvelles formes d'oppression consécutives à la révolution. Deuxièmement, ces délais, voire ces horreurs du présent, leur paraissent acceptables dans la ferme espérance du communisme final.

A l'époque de Marx, partout est bien implantée la société bourgeoise, coiffée de l'Etat bourgeois. Les régimes peuvent selon les pays présenter certaines différences ; ils évoluent et notamment dans le sens démocratique. Partout on trouve les mêmes caractéristiques : une minorité, possédante et exploitrice de la masse, maintient un pouvoir public à son image, gardien de ses intérêts, instrument pour elle d'une plus parfaite domination de la masse [1].

L'apparition d'un régime démocratique permet au parti communiste de se former. Alors le prolétariat prend conscience de sa force. Il s'entraîne à la lutte décisive. Un jour explosera la révolution violente, dans laquelle la multitude des prolétaires brisera la résistance d'une oligarchie capitaliste. A l'Etat bourgeois succédera l'Etat prolétarien, la dictature du prolétariat. La révolution doit être une période relativement brève, comme une explosion ou une convulsion cosmique. Suit une phase de gestation de la société nouvelle. La dialectique, en effet, continue son développement. De même que le

[8] J. Lacroix, *op. cit.*, p. 132.
[9] *Ibid.*, p. 141-142.

[10] Staline, cité par J. Lacroix, p. 133.
[1] Voir citation d'Engels, dans Baas, *L'Humanisme marxiste*, p. 39.

prolétariat en tant que classe s'est opposé (antithèse) à l'Etat bourgeois, de même, le prolétariat en tant qu'Etat s'oppose (nouvelle antithèse) à la société sans classe où tout deviendra commun. La dictature est un stade intermédiaire. Combien de temps durera-t-elle ? Marx ne s'est pas risqué à prophétiser ; il donne l'impression que cette période de transition ne saurait trop se prolonger. Quant à ses successeurs, les révolutionnaires russes, aux prises avec les réalités qui résistent, ils ne semblent pas pressés de faire céder la dictature devant l'ère communiste toujours fuyante [2].

La liquidation de la société bourgeoise, telle est la tâche assignée à la dictature. Une nouvelle économie doit être mise sur pied : désormais les moyens de production n'appartiennent plus à des particuliers ou à des sociétés privées, mais à l'Etat, représentant la collectivité. Ce socialisme d'Etat, étendu à tous les secteurs (industrie, commerce, agriculture) supprime la diversité des classes, il fait disparaître l'exploitation d'une classe au profit de l'autre ; il fait tomber les antagonismes qui en résultaient. Ainsi se prépare une société communiste où les fruits du travail profiteront à tous.

Sous la dictature, on n'en est pas encore là. Pas davantage ne règne la liberté. La dictature est violente, oppressive ; mais sa contrainte ne prétend peser que sur les oppresseurs d'hier, pour vaincre les dernières résistances. Le prolétariat, lui, doit s'estimer libre et déjà en possession de droits réels, sinon de tous ses droits, — droits réels, concrets, plus appréciables que les droits abstraits proclamés par les démocraties bourgeoises [3]. Le prolétaire est libre et souverain, puisque c'est lui qui agit par le Parti (unique désormais) et par ses chefs. Ce régime peut donc s'appeler tout aussi bien dictature et démocratie, à condition de ne pas omettre la différence spécifique : « démocratie populaire ».

La liquidation d'un monde bourgeois comporte aussi la lutte pour démolir les superstructures qui subsisteraient en rappelant et en maintenant un ordre révolu. Un nouveau droit, une nouvelle morale doivent présider aux activités humaines ; on serait tenté d'écrire une nouvelle religion, tant l'idéal proposé prend valeur d'absolu. Mais cet idéal est ramené à la terre ; et le marxisme lutte farouchement contre la religion, dont le crime est d'élever le regard de l'homme vers l'Etre transcendant. L'incompatibilité est manifeste. Selon les espérances marxistes, le fonctionnement d'une société sans classe, et donc sans exploitation, doit entraîner la disparition du besoin religieux. Plus besoin de cet « opium » ! Néanmoins, pour hâter cette disparition, l'Etat prolétarien mène la lutte, règlant sa tactique selon l'opportunité. Si la persécution sanglante provoque des révoltes et rend plus acharnée la résistance à tout le régime, il est plus astucieux de proclamer la liberté de conscience, mesure qui facilitera les adhésions. Avec le temps, l'éducation et l'embrigadement marxistes feront leur œuvre de désagrégation des consciences religieuses, tandis que les Eglises, théoriquement libres, seront pratiquement réduites au seul exercice du culte et dans les limites calculées pour leur étouffement [4].

La dictature, avec ses violences et ses longs délais, ne se justifie, pour le marxiste, que par l'attente de la société communiste. Alors l'Etat (toujours conçu comme une force de contrainte, et non comme l'arbitre et le chargé du bien commun), l'Etat disparaîtra. « Au gouvernement des personnes se substituent l'administration des choses et la direction du processus de production » [5].

Pourquoi l'Etat subsisterait-il, quand toutes les oppositions auront disparu ? Il n'aura plus d'objet, il disparaîtra de lui-même. Cela suppose, dans les perspectives marxistes, que la socialisation du travail, ayant aboli la distinction des classes et l'accaparement du profit, laisse à la collectivité le bénéfice total de son travail, et grâce au progrès de la technique, une surabondance de biens. Cela suppose en outre que la socialisation fasse apparaître un nouveau type d'humanité. Ce point est particulièrement digne d'attention. N'est-ce pas là que va se juger la valeur humaniste du marxisme ?

E) *L'homme nouveau.* Désormais l'individu, lié fraternellement à ses semblables, vit pour le tout, spontanément, sans égoïsme. En même temps le progrès technique l'aura libéré des tâches abrutissantes ; il se verra assigner un poste adapté à ses capacités et à ses goûts : il jouira d'assez de loisirs pour alterner travail manuel et travail de l'esprit. Ainsi échappera-t-il aux tyrannies de la rationalisation qui le rivait à une tâche parcellaire et mécanique. Alors le travail n'aura pas besoin de contrainte, tant il correspondra aux besoins de l'homme. Alors se réalisera la formule de Marx, en laquelle se condense l'idéal de la société communiste : « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins » [6].

Certes ce n'est pas l'individu à lui seul, pauvre être moléculaire, qui sera jamais capable d'arriver à une parfaite connaissance et domination de la nature. Aussi bien Marx ne le considère qu'intégré dans le corps de l'humanité. Et serait-ce assez de lui promettre la domination de la nature, s'il n'était pas aussi maître de son destin et de son être même ? Marx ne recule pas devant cette promesse, et on lit avec stupeur les lignes suivantes : « Pour

[2] Cf. Baas, *op. cit.*, p. 42-43.

[3] Textes dans Baas, p. 45. — Cf. article de Vedel, dans *Etudes*, juillet 1950, p. 73. M. Vedel donne cet exemple de droits concrets : « La liberté de la presse, pour être effective, suppose que la possibilité de créer un journal ne soit pas réservée aux seuls détenteurs de capitaux. La liberté d'opinion suppose la possibilité concrète de s'informer. La liberté de réunion suppose qu'il existe des salles ouvertes gratuitement aux citoyens qui veulent l'exercer.

Ainsi tous les droits... impliquent une intervention active de la collectivité en vue d'en assurer la réalisation concrète. Et c'est bien en ce sens que M. Vychinski, devant l'Assemblée générale des Nations Unies, critique la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, trop abstraite selon lui... (Selon lui) la liberté d'opinion et d'information exige que l'on vienne en aide à la masse « en leur fournissant les moyens matériels indispensables tels que des locaux, des imprimeries, du papier, ...pour éditer des journaux démocratiques. »

Evidemment (continue M. Vedel) on aimerait savoir quel est cet « on » qui doit procurer... les conditions matérielles... C'est de l'Etat (ou du Parti) qu'il s'agit, et c'est ici que la plaisanterie devient trop forte pour nombre d'entre nous. La liberté d'opinion et d'information n'est-elle rien d'autre que le droit de lire la *Pravda* ?»

[4] Rouquette, *La Politique religieuse des Démocraties communistes*, dans *Chronique Sociale*, déc. 1952, p. 425-426.

[5] Engels, cité par Baas, *op. cit.*, p. 52.

[6] Texte cité par Baas, *ibid.*, p. 54.

l'homme socialiste, toute l'histoire universelle n'étant pas autre chose que la procréation de l'homme par le travail humain, que le devenir de la nature pour l'homme, il possède la preuve visible et irréfutable de son enfantement par soi-même, du processus de sa création. (En conséquence)... la recherche d'un être étranger essentiellement au-dessus de la nature et de l'homme... est devenue pratiquement impossible » [7].

Telle est l'Humanité parfaite, l'homme-dieu en qui tout est réconcilié, que Marx aperçoit par delà les jours sanglants de la révolution et de la dictature. Passant du rêve au plan de la réalité, il n'est pas sans intérêt de constater, parallèlement au développement industriel que poursuit la Russie soviétique, un effort éducatif pour préparer l'avènement de cet homme nouveau. L'école sans doute, mais aussi la littérature, le théâtre, le cinéma sont mis en œuvre à cet effet.

« Les romanciers russes contemporains, écrit M. Bernard Amoudru, cherchent moins à prendre la mesure de l'homme qu'à le recréer, à le transformer. Quel lecteur pourrait se défendre d'un sentiment d'admiration mêlée d'anxiété à lire ces lignes :

« Pensez-vous que nous ne soyons qu'un parti ? Non, nous sommes une race nouvelle. Nous possédions en Asie Centrale un désert ; des jardins ont maintenant remplacé le désert. Nous ferons mieux qu'acclimater le froment au pôle, nous tranformerons si bien les gens qu'ils auront du mal à se reconnaître eux-mêmes » [8].

Les textes abondent. Il faudrait multiplier les citations, où sont glorifiés l'effort héroïque, le sacrifice de la vie pour la réussite d'un plan quinquennal, la conquête de la technique sur le désert ou les routines du passé, la montée d'une humanité nouvelle qui se grise de se sentir créatrice. Un seul exemple avec cette brève analyse du chef-d'œuvre de Léonov, *La Rivière* :

« La forêt en rut au printemps, la rivière capricieuse, l'éternité étoilée des nuits qui se reflètent au miroir des eaux, tel est le cadre qui respire la fraîche odeur du renouveau. Mais dans ce renouvau de la terre, des forces obscures semblent opter pour le passé, routine et paresse du moujik, superstition des moines retranchés en leur pauvre couvent. Survient alors une équipe d'ingénieurs ; ils veulent organiser scientifiquement le flottage des bois, régulariser le cours de la rivière, créer une centrale électrique. Lutte contre les hommes attardés dans une vie sans aucune signification, lutte contre des bureaux débordés, lutte contre les éléments, contre les crues de la rivière aussi mutine que belle, voilà tout l'intérêt du livre. Ce livre baigné de sève et d'eau courante, est, hélas ! surchargé d'intentions idéologiques : caricatures de moines ignares qui sabotent l'œuvre de création industrielle, héroïsme des hommes qui luttent contre ce passé. Cependant... voici qu'au milieu de ces images sommaires, de ces tirades convenues, éclate un cri que Dostoïevski eût retenu :

« *Se multipliant, les sciences de la nature, semblables aux mages, apportent leurs dons au berceau du dieu-homme. Rappelez-vous : l'homme est ce qu'il mange ; l'amour est l'attraction des ovaires ; l'âme est fonction du protoplasme. L'un nous a apporté le singe, l'autre les réflexes, le troisième a prouvé que l'univers était limité, le quatrième rajeunit les gens avec des glandes de bouc, le cinquième... Puis viendra un autre Freud et l'on ne croira plus ni à la pureté, ni à l'amour, ni à l'innocence. Personne ne rira plus, parce que personne ne saura plus pleurer et alors la foi en la vie s'éteindra.* »

...Cette vie qu'il chante malgré tout, Léonov la voit chargée d'un insondable mystère. Mais ces angoisses, l'auteur les rejette dans un passé condamné à périr ; il salue l'avenir, l'épanouissement de la vie :

« *On voyait bien que le visage de la rivière n'était déjà plus le même et que les hommes s'étaient transformés eux aussi* » [9].

En somme cet homme en rupture avec le passé apparaît comme affranchi de la foi et de la morale chrétiennes, durement retourné contre elles. Il est grisé par la vitesse du progrès qui transforme le visage de la terre ; il est fier de la science de son temps : même si elle le dépasse, il a le sentiment d'y participer ; et si son intelligence (et sa chance) lui permet l'accès aux hautes études, il se découvre l'héritier et le continuateur des grands rationalistes, intégrant donc l'acquis de la civilisation bourgeoise dans une synthèse de civilisation prolétarienne. Il porte en lui l'aspiration du monde à la justice, à la fraternité, à une plénitude prometteuse de bonheur total [10].

Il est facile de dérouler un rêve. A-t-il consistance ? Les voies proposées peuvent-elles seulement conduire aux éléments valables de cette esquisse ? Sinon ne sommes-nous pas entraînés vers une nouvelle et plus grave aliénation ? C'est ce qui nous reste à examiner.

A suivre). A. TILLET, P. S. S.

QUESTIONS
de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — L'insémination artificielle animale est-elle légitime ? Du point de vue moral n'y a-t-il rien à dire ? L'insémination humaine est interdite, Rome s'étant prononcée. Pour l'animale n'y a-t-il rien à dire au point de vue moral ? Serait-il donc légitime de faire, même sur un animal, une chose contre nature ?

R. — La réponse à la question sur la moralité de l'insémination artificielle animale se trouve dans les trois principes suivants que nous fournit la philosophie morale :

1° Parce qu'ils ne jouissent ni de la raison ni de la liberté et sont dépourvus de personnalité, les animaux ne peuvent être sujets d'un droit strict ; seul l'être raisonnable peut avoir des droits, car seul il est capable d'orienter librement un objet en vue d'en obtenir un résultat prévu et désiré. Les animaux n'ont pas de droits. Par conséquent l'homme n'est lié à leur égard par aucune obligation de justice ou de charité, et, en mutilant ou tuant un animal il ne viole aucun droit.

2° L'homme est le maître des animaux, comme il est le maître des autres créatures privées de raison (Gen., I, 26), aussi peut-il les utiliser comme moyens pour obtenir une fin.

3° Le droit pour l'homme d'user des animaux n'est pas cependant un droit absolu et illimité.

[7] Cf. Fessard, *Le Dialogue*, p. 231-232.

[8] *La Russie Soviétique à la recherche de l'Homme Nouveau* (édit. Univers, Lille), p. 84.

[9] *Ibid.*, p. 49-50.

[10] Cf. *Jeunesse de l'Eglise*, cahier n° 7, p. 55-56 : Lire aussi le portrait du militant, dans *La Russie Sov. à la recherche de l'H. N.*, p. 265-266.

l'homme se doit à lui-même et il doit à l'ordre aturel de ne pas abuser des animaux. Il ne oit user des animaux que selon les prescrip-ions de sa raison. Par conséquent il ne se servira es animaux que pour des fins licites et honnêtes : ne les blessera pas ou ne les tuera pas sans otif suffisant. Sans doute, traiter cruellement un nimal ou le maltraiter sans raison suffisante ne onstitue pas une faute contre la justice ou la harité, puisque l'animal n'a pas de droits, mais t acte est cependant peccamineux, et parce que tte action répugne à la droite raison et parce que homme est tenu dans tous ses actes d'agir pour ne fin honnête (S. Thomas, *Contra Gent.*, III, 112). ais la plupart du temps, ce péché ne sera que éniel, puisque c'est simplement un excès dans un sage par ailleurs licite. D'autre part le mode d'u-lisation des animaux doit être lui aussi conforme la raison, toujours parce que l'homme ne doit oser que des actes approuvés par sa raison : 'est ainsi que l'on ne doit pas infliger des souf-rances inutiles à un animal que l'on utilise pour es expériences scientifiques. L'utilisation des ani-aux doit être honnête et dans la fin poursuivie dans la manière employée. (Noldin, II, n. 346).

L'insémination artificielle animale est légitime, r elle respecte ses principes.

Aucun droit n'est violé dans cette pratique, puis-ue l'animal n'a pas de droits, pas même celui de e reproduire selon les lois de la nature. L'insé-ination poursuit une fin bonne : une reproduction lus intensive et une sélection des races mieux ssurée.

Elle emploie un procédé scientifique que l'intelli-ence humaine a découvert et perfectionné pour ider et intensifier les forces de la nature. Appli-uée aux animaux, cette méthode est parfaitement aisonnable. « C'est chose contre-nature », dit-on. ais l'homme a le droit pour des fins honnêtes e contrarier la nature privée de raison. La mise à ort d'un animal de boucherie, la castration d'un eune taureau, l'emprisonnement d'un fauve dans s cages du Jardin des Plantes sont aussi « choses ontre-nature » : c'est légitime cependant parce ue c'est l'utilisation de l'animal par l'homme our des fins honnêtes et par un procédé raison-able. (Cfr. *Ami du Clergé*, 27 novembre 1947).

E. G.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

EN CHINE

L'ETOILE CONTRE LA CROIX

SOMMAIRE. — L'idéologie communiste. — La tactique communiste. — Conduite à tenir. — Conclusion.

Le titre qu'on vient de lire est celui d'un petit olume dont nous tenons à souligner l'importance [1]. édigé par un seul auteur, le R. P. F. DUFAY, des Missions Etrangères, il est l'œuvre de plus de 150 missionnaires, venus de provinces et de diocèses différents, qui tous, peu ou prou, « y ont colla-boré par les réunions qu'ils tinrent pour faire le point de la situation, par les rapports et les docu-ments qu'ils voulurent rédiger ou réunir » à l'in-tention du rédacteur.

Bien des fois déjà, nous avons eu à parler de la persécution en Chine. Mais nous n'avons pas envi-sagé le problème de haut, dans ses sources, dans son inspiration dernière, dans sa gravité philoso-phique et théologique. Il y eut, au cours des âges, et notamment en Chine, des persécutions qui n'é-taient dues qu'à des causes pour ainsi dire acci-dentelles, à la mauvaise humeur d'un souverain, à une poussée de xénophobie. Cette fois, il s'agit de tout autre chose, « car l'assaut marxiste n'a rien de commun avec les persécutions classiques. » On y discerne, avec une volonté bien arrêtée de détruire la religion à jamais, l'emploi de techniques nouvelles, où la ruse, la force, la menace, les mauvais traitements alternent, dans un désordre apparent, qui vise à déshonorer les victimes tout autant qu'à les exterminer.

Le livre du P. Dufay ne veut pas s'en tenir aux anecdotes de détail. Il entend aller au fond des choses et dénoncer une entreprise qui veut être à la fois un travail de séduction et un effort de destruction.

I. — *L'Idéologie communiste.* — Le communisme n'est pas seulement un *fait*, mais avant tout une *doctrine*, une *philosophie*, une *religion*.

L'Eglise a condamné le communisme. Elle l'a déclaré « *intrinsèquement pervers* ». Cette condam-nation est définitive. L'Eglise voit au-delà des appa-rences et des phénomènes superficiels. Ce qui est inacceptable dans le communisme, même si cer-taines de ses aspirations, empruntées du reste au christianisme, sont louables et méritent notre atten-tion constante, c'est son matérialisme, son athéisme. Certains chrétiens l'oublient trop aisément. « En gros, les attitudes vicieuses des chrétiens face au communisme paraissent relever de trois causes prin-cipales : *l'ignorance du communisme, ...la fascina-tion marxiste, ... la tentation de la force...* »

Tout ce qu'il y a de bon, dans le communisme, est vicié en raison de l'ensemble mauvais, auquel il s'intègre. La seule conséquence utile qu'il puisse avoir, — et cela dépend de nous plus encore que de lui — c'est de nous forcer à revenir à nos origines, en un mot à l'Evangile. Il nous contraint de faire un examen de conscience, de nous poser la brûlante question : *Sommes-nous chrétiens, oui ou non ?*

Bien des fois déjà, on a exposé la philosophie du communisme et on en a souligné l'extrême indi-gence. Cette philosophie a un nom, le *matérialisme dialectique*. Marx a emprunté sa théorie du maté-rialisme à Feuerbach [2]. Ce philosophe appartenait à ce qu'on a appelé l'aile gauche du néo-hégélia-nisme. Il ne croyait qu'à ce qu'on voit, à ce qui est sensible. Un mot de lui est resté fameux : « l'homme est ce qu'il mange ». La religion n'est autre chose que l'idéal humain.

[1] In-12 de 195 p., 130 fr. Procure du Séminaire des issions Etrangères, 128, rue du Bac, Paris-VII°. (C.c. p. 904-18).

[2] Notons ici qu'il s'agit de Louis-André Feuerbach, car ils sont cinq frères qui, à la suite de leur père, un criminaliste de renom, sont devenus célèbres.

Karl Marx est entré à fond dans cette doctrine. Il ne croit qu'à la matière. Il n'existe ni Dieu, ni âme, ni ciel, ni enfer, ni esprit ; ou, si l'on veut, tout cela n'est qu'un produit de la matière, dans son évolution qu'il appelle « dialectique ». Marx, s'emparant des prétentions de la Science à tout expliquer dans le monde et dans l'homme, donne sa doctrine comme « *l'explication scientifique de l'univers* ». Chose curieuse, à la même époque, un séminariste sorti de Saint-Sulpice, et tout pénétré de *scientisme*, Ernest Renan, rédigeait, pour ne le publier que beaucoup plus tard, un ouvrage intitulé *L'Avenir de la Science* où il affirmait, comme Marx, que la Science doit désormais « prendre en mains les destinées de l'humanité et après avoir organisé l'humanité, organiser Dieu ! »

Toutes ces idées sont actuellement reniées par la plupart des vrais savants. Il n'importe ; le communisme, dont on a pu dire qu'un jour il paraîtra conservateur, auprès des extrémistes de demain, a conservé les illusions d'il y a cent ans sur la science. Le voilà donc qui se met à expliquer l'origine des choses, les étapes de l'évolution du monde, les vicissitudes de l'histoire, au moyen de la science, telle qu'il l'entend ! Il utilise pour cela la philosophie hégélienne, mais en donnant à l'hégélianisme un sens qu'il n'a jamais eu dans la pensée de son auteur et que Hegel a, maintes fois, condamné explicitement.

Pour Hegel, rappelons-le, la *dialectique* en trois temps — *thèse*, *antithèse* et *synthèse* — n'est pas autre chose que l'évolution de l'être éternel, évolution qui aboutit à l'Esprit, et qui se révèle, dès le départ, comme évolution de l'Esprit. Pour Marx, il n'y a que la matière. C'est elle seule qui est soumise au *mouvement dialectique*. Elle passe par les trois états. *Tout est mouvement, changement, apparition et disparition.*

« Pour la dialectique, a écrit Engels, il n'y a rien de définitif, d'absolu, de sacré, ...rien n'existe pour elle que le processus ininterrompu du devenir et du transitoire. »

Cette dialectique cependant, la seule chose absolue et sacrée, obéit à quatre lois :

1° *l'autodynamisme*, car elle n'a reçu son impulsion de personne, elle n'obéit qu'à son mouvement interne, sans intervention d'un Dieu Créateur ;

2° la « *loi de l'action réciproque* », en ce sens **que toute la matière est en mouvement** à la fois **et obéit à une puissance de développement**, entraînant le monde, la nature, la société, en un mouvement « en spirale », et cette spirale est *ascendante*, ce qui constitue *la loi du progrès universel*.

3° *la loi de contradiction*. Cette loi est aussi empruntée, assez maladroitement à Hegel. Elle prétend expliquer l'*autodynamisme* de la matière. Il y a, disait Hegel, dans l'être même un principe de contradiction, qui fait que l'*être* s'oppose au *non-être ;* ensuite se réalise la synthèse de l'être et du non-être dans le *devenir*. Partout, nous diton, la vie s'achève dans la mort, et la mort fait réapparaître la vie. La pomme pourrit, mais en pourrissant, elle dégage des pépins qui feront renaître des pommes en plus grand nombre qu'avant.

« Le développement de la nature, écrit Staline, est le résultat du développement des contradictions de la nature, le résultat de l'action réciproque des forc[es] contraires de la nature.

Le développement est la *lutte* des contraires. La di[a]lectique, au sens propre du mot, dit Lénine, est *l'étu[de] des contradictions dans l'essence même des choses.* »

Ou nous nous trompons fort, ou c'est ce princi[pe] de la *contradiction* nécessaire inscrite *dans l'e[s]sence des choses, principe d'autodynamisme et [de] progrès*, qui est le dogme central du communisme. Il en explique la virulence, il rend compte de so[n] esprit combatif, du besoin qu'il a de *s'oppos[er]* pour se *poser*. De là, la nécessité de maintenir tou[]jours, quelque part dans le monde un foyer allum[é] de guerre, de faire peser sur tout l'univers, un[e] constante menace. Le communisme prétend par se conformer à la *loi fondamentale de l'être* qu[i] inclut la contradiction, comme *élément moteur* d[e] tout son développement. Le monde est essentiell[e]ment *contradictoire*.

4° *Loi du saut qualitatif brusque*. Pour explique[r] les diverses étapes de l'évolution universelle, [il] faut encore faire appel à cette loi du « saut quali[]tatif ». La matière devient vie — saut qualitatif —, la vie devient sensation — saut qualitatif —, [la] sensation devient *pensée* et voilà le saut qualitati[f] par excellence. Ayant réalisé un saut qualitati[f] brusque, la matière, déjà organisée, dans la plante, puis dans l'animal, s'est mise à penser ! Comment? Pourquoi ? Mystère ! Mais le communisme n'em[]ploiera pas ce mot ! Pour lui, il n'y a pas d[e] mystère. C'est la *loi du saut qualitatif* et voil[à] tout ! Voulez-vous une explication plus complète : la matière s'est mise à penser, tout simplement parce qu'au cours de son évolution, elle a produ[it] le cerveau ,qui est un organe fait pour penser. Il n'y a là rien de surnaturel. La pensée que nou[s] appelons, l'esprit, n'est pas une nouvelle puis[]sance distincte de la matière, c'est *la matière pen[]sante*. « On ne saurait séparer la pensée de l[a] matière pensante », a dit Marx, l'oracle du com[]munisme.

Et Staline, à son tour :

« La matière est une donnée première, car elle es[t] la source des sensations, des représentations, de l[a] conscience, tandis que la conscience est une donné[e] seconde, dérivée, car elle est le reflet de la matière, l[e] reflet de l'être ; la pensée est un produit de la matièr[e] quand celle-ci a atteint un haut degré de développe[]ment... On ne saurait par conséquent séparer la pensé[e] de la matière »[4].

L'histoire n'est donc pas autre chose que l'évo[]lution même de la matière ; elle a un « sens irréversible », qui est le sens du progrès ; ce sens aboutit nécessairement et logiquement au communisme. Il serait facile, et le communisme n'y manque pas, de montrer à l'œuvre tout au long de l'histoire, les quatre lois indiquées ci-dessus : l'autodynamisme, l'interdépendance des faits, la contradiction fondamentale des forces d'oppression et de rébellion, le saut qualitatif, au moyen de la révolution.

Et la conclusion de cette longue analyse des faits de l'histoire, c'est que le communisme n'est que

[3] Staline, *Matérialisme dialectique et matérialisme his[]torique*, p. 4 et 7.

[4] Staline, *ouv. cité*, p. 10-11.

l'histoire en marche », c'.-à-d. l'unique vérité ! 'est ce qu'on appelle *le messianisme marxiste*.

Au cours de l'évolution sont nés les systèmes eligieux. L'homme a « objectivé ses terreurs », evant ce qu'il ne comprenait pas encore. Mais aintenant, il n'a plus besoin de Dieu, il doit au ontraire chasser cette idée, comme périmée et érilleuse. On doit détester la religion en son-eant qu'elle a été au service de toutes les oppres-ions, contre tous les opprimés. La religion a einé le progrès, en prêchant la résignation, quand fallait prêcher la lutte, seule génératrice de pro-rès. La religion, c'est *l'opium du peuple*. Elle envoie à un au-delà inexistant la correction des égalités et des injustices de cette vie. Elle fut et lle demeure l'obstacle le plus néfaste au progrès u monde. On a pu la tolérer quand on ne com-renait pas encore le sens de l'histoire. On peut la olérer encore, pour ne pas susciter les remous 'une opinion populaire encore mal instruite, mais lle doit disparaître et elle disparaîtra !

II. — *La Tactique communiste.* — Cette tolérance rovisoire, dont se glorifie souvent le communisme e doit pas faire illusion. Elle fait partie de la *actique*. Cette tactique, fort bien étudiée dans le vre analysé ici, présente trois caractères qui la endent très dangereuse : *amoralisme*, *attaque in-irecte*, *méthode persuasive*.

1° *Amoralisme.* — Le communisme étant *la vé-ité*, est libre de tout frein, de toute morale, omme de toute religion. Il emploie couramment t selon les besoins du moment ce que le reste es hommes appelle le *mensonge*, la *ruse*, la *ca-omnie*, la *violence*. Sa seule préoccupation est de coller aux faits », de tenir compte des obstacles ui se présentent, de suivre « le sens de l'his-oire ».

2° *Attaque indirecte.* — En vertu des lois du éveloppement des forces contradictoires de la na-ure, il faut prendre garde de ne jamais aller plus ite que la nature elle-même, tout en l'aidant avec e maximum d'efficacité. Il faut attendre que « le ruit soit mûr ». En face de l'Église en particu-ier, il faut déployer le maximum d'habileté : ne amais attaquer de front, pour ne pas susciter de éactions trop violentes, afficher la tolérance la lus entière, attaquer « par la bande », c'est-à-dire eter le discrédit sur les personnes qui représentent a religion, mais non en tant que religieuses. En Chine, par exemple, on a pu accuser les religieuses t les missionnaires d'avoir assassiné ou fait mou-ir de faim les orphelins dont ils étaient chargés. Mais l'accusation la plus facile c'est celle d'espion-age, d'impérialisme, de sabotage, d'antipatriotis-me, d'hostilité à la démocratie populaire, etc. Et oilà pourquoi ce tableau des griefs contre le clergé st toujours en usage. « Pas de martyrs » surtout, ar ce serait engendrer le fanatisme qu'on veut étruire.

3° *Méthode de persuasion.* — Le communisme se glorifie de sa férocité, il fait de la *haine* son mo-teur préféré. On a vu pourquoi ; c'est parce que a contradiction qui est au cœur des choses, en-gendre la lutte et la lutte, le progrès. Mais il est préférable, aux yeux des communistes, que les victimes elles-mêmes reconnaissent leurs torts. Il faut à tout prix les amener à l'*autocritique*, qui n'a rien à voir avec la pratique de la confession catholique, mais qui avilit la victime avant de la faire disparaître, tandis que le martyre la glorifie Dans cette méthode de persuasion, il faut faire entrer *la propagande*. Pour être efficace, cette tac-tique exige une continuité et une intensité sans défaillance.

« C'est le rôle de l'orchestration, de l'*obsession* par tous les moyens de propagande ; de jour, de nuit, en famille, au travail, au repos, seul, en groupe, l'individu est cerné, investi. Cet *investissement* par le slogan, l'idée, le journal, l'affiche, la radio, le chant, la danse, le cinéma, le théâtre, le cercle d'étude, l'école le syn-dicat, les défilés, les parades judiciaires, les discours, les réunions de masse, d'usine, d'atelier, de quartier. de rue, d'immeuble, finit par avoir raison de la per-sonnalité : petit à petit, l'homme cède, abdique toute pensée autonome et devient un numéro anonyme *par-faitement aligné.* »

« La tactique communiste vide littéralement les âmes, modifie les volontés, renverse tous les con-cepts. » Les marxistes le savent bien. Ils appellent cela « changer », ou « laver le cerveau ». Ils créent ainsi l' « homme nouveau ». Après l'*homo faber*, l'*homo artifex*, l'*homo sapiens*, nous arri-vons à l'ère de l'*homo communis*, de l'homme asservi, de l'homme dépouillé, de l'*homme-zéro* en face de l'*homme-infini !*

On comprend que le communisme ne puisse tolé-rer la religion qu'à titre tout à fait passager et provisoire et par mesure de tactique. Le *Parti* n'admet pas l'autonomie de la personne humaine. Il faut à tout prix démolir cette personnalité ; et pour cela, l'unique méthode qui s'impose, c'est la *lutte des classes*. L'introduire là où elle n'existe pas encore, dresser l'ouvrier contre le patron, le petit propriétaire contre le gros, les pays commu-nistes contre les pays capitalistes, et, si possible, les pays capitalistes les uns contre les autres, les colonies contre leurs métropoles, par dessus tout, les églises contre les églises, l'orthodoxie russe contre le catholicisme romain, les Eglises protes-tantes contre l'unité chrétienne, au sein de l'Eglise-mère, les Eglises nationales contre l'Eglise supra-nationale. Cette lutte est en plein développement. Le facteur temps est indispensable. Les classes subsistent, le capitalisme est toujours debout, le « fractionnement » sévit au sein même du commu-nisme. Il faut suivre le cours de l'histoire. « *C'est dans le temps que se poursuit l'œuvre dialectique* ».

Nous touchons à la fin de l'ère pré-communiste. La société socialiste édifiée en Union soviétique elle-même est destinée à disparaître. Elle se trans-forme déjà à vue d'œil. Un commissaire chinois exposait le calcul suivant, à ce sujet :

« La Chine commence à peine sa marche vers la forme communiste. Nous sommes au début de la démo-cratie populaire, elle durera sans doute une dizaine d'années ; après elle, la phase socialiste pourra durer vingt ans environ ; enfin viendra le communisme. Donc, d'ici à trente ou quarante ans nous toucherons le but. »

— « Calcul très optimiste, objecta l'interlocuteur, c'est bien court comme délai. J'ai l'impression que l'œuvre est de plus longue haleine. Ni toi, ni moi n'en verrons le terme... »

— « Si ! le communisme a maintenant assez d'expé-rience pour éviter les erreurs et les tâtonnements du début en Russie. La Russie est aujourd'hui dans la

phase socialiste ; elle arrivera avant nous au communisme, mais nous la suivrons de près. Quant au reste du monde, sa marxisation est certaine maintenant, toutefois il faudra encore du temps... »

Il faudra donc encore biens des *purges* au sein du Parti communiste, bien des années de « *guerre froide* » dans le monde, bien des persécutions contre la religion, avant que le paradis communiste soit établi sur la planète. Sans nous arrêter aux deux premiers points de ce programme d'avenir immédiat, il faut résumer la tactique communiste à l'égard de la religion :

« 1. — Opposée diamétralement à l'idéologie matérialiste, considérée comme partie intégrante de la société capitaliste, *la religion sera détruite avec elle*.

2. — La religion sera traitée comme toutes les autres catégories humaines : *par le ferment dialectique*.

3. — La dialectique étant la lutte interne, la religion sera dissoute *par l'intérieur*.

4. — La dialectique agissant « dans le temps », la religion, comme beaucoup de formes du vieux monde, *durera pendant une certaine période* sous le régime communiste.

5. — Mais sera *transformée* peu à peu : le contenu religieux originel sera remplacé par un contenu marxiste (sous l'effet des cercles d'études).

6. — Ce qui exige sous peine d'échec causé par le raidissement des chrétiens alarmés, *la modification des mentalités et des consciences avant celle des dogmes*, l'adaptation des structures organiques avant l'élimination de la foi (attaque indirecte).

7. — Le problème, pour les communistes, est donc de trouver le moyen de placer la lutte dans l'Eglise. »

Les missionnaires expulsés de Chine qui ont à loisir étudié les lignes directrices de la persécution qu'ils ont affrontée et qui ont compris le caractère implacable de la bataille engagée entre le communisme et toute espèce de religion, ont certainement droit à ce que nous, qui sommes relativement loin du front de combat, nous prêtions l'oreille la plus attentive à leurs réflexions, à leurs constatations, à leurs prévisions, à leurs conseils.

III. — *Conseils donnés aux chrétiens contre l'assaut communiste.* — Ces conseils, ils sont épars dans le livre que nous analysons. On les retrouve presque à chaque page dans le *Bulletin de la Société des Missions Etrangères* de Paris, édité à Hong-Kong et dont ce volume n'est qu'un tirage à part et une mise au point.

Utilisant à la fois le livre et le Bulletin, nous pouvons recueillir les conseils qui nous sont adressés par l'*Eglise de Chine* à qui ses souffrances donnent une autorité si éminente.

1° *Horreur de toute division.* — Il faut faire jouer à plein le *sens de l'unité catholique*. Le communiste veut la division et il la fomente par tous les moyens. S'il tend la main aux catholiques [5], c'est dans l'espoir de les diviser. Il sait bien que les uns refuseront la main tendue, tandis que d'autres la saisiront. De là naîtront des divisions précieuses pour la dissolution des Eglises. Les missionnaires de Chine l'ont fort bien vu ; ils expriment leur douleur de voir des catholiques, des prêtres, des revues et organes catholiques se laisser tromper par cette manœuvre et proclamer hautement qu'à aucun prix il ne faut faire de l'*anti-communisme*. Cependant le communisme, *intrinsèquement pervers*, ne nous pardonnera pas, ne nous épargnera pas. Son hostilité à la religion n'est pas seulement en surface, elle est foncière, radicale et fondamentale. Croire qu'on pourra pratiquer à son égard, ce qu'on a appelé savamment, la *politique d'assomption* est la plus funeste des illusions.

Ameurin Bevan écrit [6] :

« Le communiste ne considère pas le socialiste comme un allié dans une cause commune, mais plutôt comme une dupe prochaine, comme un expédient temporaire, comme un instrument que l'on rejette sans pitié une fois qu'il a rempli son objet. »

Il en est exactement de même — *a fortiori* — du catholicisme et de la religion en général. On comprend, dès lors, la peine ressentie par les missionnaires chinois, qui constatent l'aveuglement de certains chrétiens. Parlant de la persécution qui les a chassés de Chine, qui a détruit un grand nombre de chrétientés florissantes dans le pays dont ils ont été expulsés, le livre analysé ici déclare :

« Il ne pouvait en être autrement. Et pourtant tout le monde ne le croit pas. Il se trouve même des gens de bonne foi pour nier la persécution communiste. Cela non plus n'étonne pas. Car l'assaut marxiste n'a rien de commun avec les persécutions classiques... A la limite, l'habileté communiste réussit même à persuader de naïfs observateurs que si l'Eglise subit quelques dommages, elle en porte seule la responsabilité. En tout cas, la foi ne serait aucunement compromise ! Et certains en arrivent à penser que, dépouillée de certaines structures « historiques », libérée de certaines accointances avec des cadres sociaux, politiques et économiques périmés, l'Eglise trouverait sa place dans l'ordre marxiste et pourrait lui apporter le surnaturel chrétien ! » (p. 9-10).

Le *Bulletin de la Société des Missions Etrangères* (n° 51, septembre-octobre 1952), nous apporte les remarques d'un correspondant. Il a constaté que le n° 48 laissait deviner « un certain découragement chez plusieurs missionnaires retour de Chine, lorsqu'ils constatent la quasi-impossibilité de faire entendre la voix de la vérité, au sujet de l'entreprise gigantesque et démoniaque, qui se poursuit dans leur seconde patrie (la Chine), leur stupeur de retrouver, dans leur première patrie (la France) les ennemis de là-bas, qui y poursuivent le même travail efficace, infatigablement, à tel point qu'ils

[5] Ce que nous disons ici des catholiques est également vrai des socialistes, dont certes nous n'attendons, pour nous-mêmes, aucune sympathie. Mais cela illustre avec force la thèse que nous développons ici. Partout, dans les pays satellites, en Pologne, en Tchéco-Slovaquie, en Roumanie, en Hongrie, en Bulgarie, le communisme, d'abord en minorité, s'est servi des socialistes pour accéder au pouvoir. Une fois arrivé aux leviers de commandes, il a liquidé sans pitié les partis socialistes qu'il avait d'abord flattés. Lire à ce sujet le livre préfacé par Ameurin Bevan, le célèbre travailliste anglais, et rédigé par Denis Healey, secrétaire international du Parti travailliste, sous ce titre : *Le Rideau tombe, Histoire des Socialistes en Europe orientale* (chez Dominique Wapler, Paris-IX[e], 6, rue de Londres). Du point de vue socialiste, c'est un recueil de documents et une étude objective des faits. Et tout ce qui y est dit peut être transposé dans le domaine religieux. La tactique communiste est partout et toujours la même. Nous serions impardonnables de ne pas la connaître et de ne pas la déjouer.

[6] Dans le livre cité à la note précédente, Introduction, p. 9.

ont parvenus à noyauter en leur faveur la partie a plus bruyante de l'opinion catholique, et à réduire l'autre au silence, ou peu s'en faut ; toujours à l'aide des mêmes armes : le mensonge et a peur. Cette « grande peur des bien-pensants », adis dénoncée par Bernanos, n'est malheureusement pas morte » Et le même correspondant donne nsuite des exemples de ce *noyautage* du monde atholique par le marxisme-communiste.

2° *Prévisions immédiates.* — Pour revenir au ens de l'unité, il suffit, semble-t-il, de considérer es prévisions formulées par nos missionnaires, ans le proche avenir. Elles sont nettement exprinées, dans le même n° 51 du *Bulletin* cité.

a) *Aux Indes.* — Un missionnaire écrit :

« L'Extrême-Orient marche à grands pas vers le communisme. Les missionnaires des Indes comptent tout u plus cinq ans avant l'arrivée au pouvoir des communistes. »

Ce que nous avons dit de la situation sociale et conomique des Indes, dans l'une de nos *Causeries*, ait comprendre aisément ce pronostic pessimiste. Consultés par les missionnaires des Indes, ceux de Chine, à Hong-Kong, ont répondu de la façon suivante, d'après leur expérience personnelle :

b) *Dans tout pays atteint par le communisme.*

1° Après l'arrivée du communisme au pouvoir, l faut s'attendre à ce que, dans l'espace de trois ns, soient *sapées* et *balayées* toutes les institutions t organisations de l'Eglise : écoles, collèges, universités, orphelinats, hôpitaux, dispensaires, hospices, crèches, syndicats, Légion de Marie, scoutisme, J.E.C., J.O.C., etc. Aucune illusion à garder ur ce premier point.

2° Parallèlement à ces destructions, il y aura un ffort immense de « rééducation marxiste », en ue de l'avènement de « l'homme nouveau », par e moyen des cours, des cercles d'études marxistes, es slogans de toute nature. Il y aura, dans cette ormation de « l'homme nouveau », deux stades : e premier sera le « lavage du cerveau » par la desruction de toute idée féodale, bourgeoise, capitaliste, impérialiste, religieuse, etc.

Le second sera « la transformation du cerveau » ar l'injection de toutes les idées communistes : matérialisme, irréligion militante, le scientisme, etc. Ce que Lénine appelait « la conversion technique ». Tout étant démoli, dans l'organisation catholique. l ne restera plus que les *personnes* pour résister l'œuvre terrifiante de « rééducation ».

C'est dans cette constatation qu'il faut chercher l'unique remède à employer de notre part.

3° *Contre-stratégie catholique.* Puisque ce sont es *personnes* seules qui auront à subir le suprême ssaut du communisme, une fois qu'il aura pris e pouvoir, c'est aux personnes que nous devons ous appliquer.

Résumons la pensée des missionnaires de Chine. ls estiment que l'on ne peut faire un « mouvement de masses » qu'au détriment de la consistance. Ils n'excluent pas du tout les « mouvements le masses » en pays encore non dominé par le ommunisme, mais ils pensent que le mouvement d'élites » a la priorité sur tous les autres. Ce sont les élites qui agiront sur les masses, mais il faut d'abord former des élites. C'est une erreur de ne viser que les masses et une erreur plus grande encore de croire qu'on aura l'oreille des masses, en flattant le marxisme, en espérant « assumer » le communisme vainqueur et, en attendant, aider à sa victoire. C'est un peu comme la jeune fille qui épouserait *de préférence* un incroyant dans l'espoir de le ramener à la foi !

Et voici comment nos missionnaires conçoivent les élites à former.

« Il s'agit, écrivent-ils, de choisir et de former des chrétiens d'élite. Chacun de ces chrétiens sera individuellement préparé et formé pour devenir, sur le plan négatif, un pilier de résistance au communisme, et sur le plan positif, un *convaincu*, une sorte de *militant de base*, capable d'attirer les autres, de les instruire, de les diriger, de les convaincre et de les aider à vivre intensément et intégralement leur foi, *jusqu'au martyre !* »

Comme le disait un écrivain du IIe siècle : « Les chrétiens sont l'âme du monde ». Il faut que nos élites soient « l'âme de toute la masse ». La foule ne suit que si elle a des entraîneurs. La foi des élites réveille et alimente la foi de toute la communauté chrétienne.

Mais comment se fera cette formation des élites ? Par les contacts personnels, par l'action individuelle, par l'exemple d'une vie sacerdotale intense.

Ici, notre Bulletin entre dans les détails : *formation spirituelle*, par une ou deux retraites fermées annuelles, chacune de trois jours, en silence, véritable entraînement à la vie de prière et à la réforme personnelle. « Ce ne doit plus être seulement une simple retraite de confession, ce doit être aussi et surtout une retraite d'attachement total et indéfectible au Chef : le *Christ-Jésus*. » La vie de prière qui suivra cette formation spirituelle sera caractérisée par les traits suivants : méditation quotidienne, lecture spirituelle, assistance à la messe et communion quotidienne, récollection mensuelle en silence, exhortation spirituelle hebdomadaire, direction et confession hebdomadaire [7].

Outre la formation spirituelle, le catholique militant, en pays communiste ou susceptible de le devenir — nous pourrions dire en tout pays — doit recevoir une *formation doctrinale et philosophique*, au moins un *catéchisme discuté* par semaine. Il ne s'agit pas d'un cours, mais d'un enseignement dialogué, où le disciple a sa part active. Réponses aux questions et objections courantes du communisme, exposition claire, concrète, vivante de la foi catholique.

« *Vous serez mes témoins !* » a dit le Christ. Nous préparons des « témoins ». Le mot *martyr* veut dire *témoin*. Le témoignage du sang est le plus sublime, mais aussi le plus efficace. Les communistes le savent bien, car ils ont donné comme mot d'ordre : « pas de martyrs ! » Mais malgré eux, ils en font !

[7] Répétons que nous ne faisons que résumer ou même citer textuellement les conseils des missionnaires de Hong-Kong, échappés des geôles chinoises. Nous pourrions intituler, du reste, toute la présente étude : *Les confesseurs de la foi vous parlent !...* Selon eux, le militant de base, en région communiste, *doit faire chaque jour le sacrifice de la vie.*

Conclusion : « Marie, Reine de la bataille ». — De tout ce qui précède, de tout ce qui se passe en Chine et dans les pays communistes de l'Europe, il ressort que nous sommes en pleine bataille. La lutte proprement militaire est peu de chose, pour le penseur, auprès de la lutte des âmes. Jamais cette dernière, que saint Augustin a si bien définie dans l'image des deux Cités, et saint Ignace dans celle des deux Etendards, n'a été aussi radicale, aussi décisive. Qu'il y ait des esprits faux pour croire qu'un compromis soit possible, cela n'est pas fait pour nous surprendre. Il y a toujours eu en face des grandes erreurs qui ont menacé l'existence de la foi catholique, des semi-erreurs, qui jetaient dans la mêlée on ne sait quelles nuées dangereuses. Il y eut le semi-arianisme qui faillit être vainqueur, au IVe siècle ; il y eut un semi-protestantisme qui s'appelait la baïanisme, puis le jansénisme. Nous avons actuellement le semi-marxisme, le semi-communisme. Ce n'est pas un fait nouveau dans l'histoire des hérésies. C'est le contraire qui serait surprenant.

Donc, la bataille fait rage. Elle eut lieu, selon l'Apocalypse, entre les anges, avant la création du genre humain. Chez les anges, Dieu suscite un Chef qui fut saint Michel, avec son mot d'ordre : *Quis ut Deus?* Qui donc ose s'égaler à Dieu? De nos jours, le Chef existe : c'est Jésus-Christ. Et à ses côtés, il y a la « *Reine de la bataille* », celle qui s'est montrée à diverses reprises, à la Salette, à Lourdes, à Fatima, ailleurs encore, et qui nous appelle à la lutte avec les armes qui nous sont propres : la prière, la pénitence, la sainteté, la conformité à la volonté de Dieu.

Les apparitions de la Vierge, les miracles de Lourdes et de Fatima, n'auraient aucun sens et les récentes définitions de l'Eglise, au sujet des privilèges de Marie, ne se comprendraient qu'imparfaitement, si nous n'étions entrés dans une *ère mariale* et si la plus belle des créatures : la Reine des Apôtres, la Reine des martyrs, la Reine de tous les saints, n'était aussi la Reine de la Victoire *.

L. CRISTIANI.

Comptes rendus Bibliographiques

1. **Missale Romanum.** Ed. 6a post typicam. — Libreria editrice Vaticana, Città del Vaticano, 1953.
2. **Breviarium Romanum,** édition PUSTET. — In-12 (17,8 × 12), en 4 volumes; de 23.000 fr. à 34.000 suivant la reliure. Dépositaire pour la France et ses colonies : Droguet et Ardant, Limoges, 1952.
3. **Rituale Romanum.** — Turin, MARIETTI, 1952. — Pour la France, dépôt Paris, Lethielleux.
4. **Rituale Romanum.** — Tournai, Paris, Rome ; DESCLEE, 1952.
5. **Officium divinum parvum,** latin-français. Bréviaire simplifié pour les religieuses des congrégations actives et les laïcs. — In-12 de 552 p.; relié toile 1.600 f. — Paris, Desclée, 1953.

* Il va sans dire que nous exprimons ici une opinion personnelle. Nous espérons pouvoir publier prochainement une courte brochure sous ce titre : *Marie, Reine de la bataille !*

1. — L'édition Vaticane du Missel Romain paraît en deux formats : in-4 (28 × 20,5) et in-8 (25 × 18,5) toutes deux destinées à être placées sur l'autel pour l'usage du célébrant. Les prix sont respectivement de 8.800 lire et 5.000 lire en feuilles détachées, et, suivant la reliure, de 11.000 à 21.000 l., et de 6.300 à 14.000 l.

Cette édition a été préparée sous la conduite de la S. C. des Rites. Le texte des Messes et celui des rubriques est identique à celui de l'édition typique de 1920 ; cependant quelques lapsus ont été corrigés : on a heureusement remplacé *rationabiles* par *rationabili* à l'introït du dimanche de *Quasimodo.* Dans les prières avant la Messe, l'*Oratio S. Ambrosii,* qui n'est pas de S. Ambroise, mais de Jean de Fécamp (XIe s.) est maintenant intitulée *Oratio sacerdotis ante Missam.* Le même souci d'exactitude historique a fait supprimer l'attribution à S. Bonaventure de la prière d'action de grâces *Transfige* (qui est de Jacques de Milan) : elle est désormais intitulée *Alia oratio,* tandis que l'*Anima Christi* qui est du XIVe siècle cesse d'être attribuée à S. Ignace et devient simplement *Aspirationes ad SS. Redemptorem.*

Les autres améliorations ont pour but de rendre le Missel plus pratique : pour chaque fête, indication du rit (double ou simple, etc.) ; sous-titres aidant à distinguer de la messe d'autres cérémonies qui en accompagnent la célébration (Cendres, Rameaux, etc.) ; dans les messes du Commun, précisions sur le maintien ou la suppression de certains *Alleluia* ; répétition, dans le propre des saints, de l'évangile qui doit être récité à la fin de la messe si l'office de ce saint est ramené au rite simple (par ex. le 21 novembre), ce qui dispense d'aller le chercher au Commun ; insertion dans le Canon lui-même, des variations du *Communicantes* et du *Hanc igitur* (des améliorations pratiques pourront encore être apportées sur ce point en s'inspirant de l'exemple de Mame), etc.

Les illustrations sont excellentes. Elles sont de trois sortes : des lettrines au début des introïts de certaines fêtes, au nombre de 32 ; on y a ajouté, à 16 grandes fêtes, un frontispice également en trois couleurs, où est représenté le mystère avec ses données historiques (à Pâques, Jésus sortant du tombeau) tandis que les lettrines s'inspirent des symboles traditionnellement liés au mystère (à Pâques, l'Agneau régnant au Ciel). Seule l'image du Christ en croix qui précède le canon occupe une page entière ; elle reproduit en huit couleurs une miniature du manuscrit latin 425 du fond Borg. de la Bibliothèque Vaticane.

Le papier est solide, couleur d'ivoire ; l'impression, noir et rouge, bien lisible.

Le nouvel office du Samedi Saint n'est pas dans ce missel. Les psaumes de la préparation à la Messe et de l'action de grâces sont ceux de la version latine nouvelle, ainsi que le *Benedictus* et le *De profundis* de l'absoute placée, avec le *Libera* en plain chant, après les Messes des Morts.

On trouve ensuite les deux groupes de *Missæ pro aliquibus locis :* celui des *fêtes* particulières et celui de *plusieurs* Papes, confesseurs, vierges, etc... ; les uns et les autres devant être concédés par indult. L'*Appendix* contient diverses bénédictions, le rite de la confirmation donnée *par l'évêque,* les intonations du *Gloria* et du *Credo,* les préfaces avec le ton plus solennel, les formules diverses de l'*Ite Missa est* et du *Benedicamus Domino.*

Les Editions Vaticanes ont réussi là un travail élégant, exact, pratique. Les propres diocésains y ajouteront les particularités locales qui seront jugées opportunes.

2. — Nous avons sous les yeux la seule *Pars Verna* du nouveau Bréviaire in-12 de Pustet. Deux qualités le caractériseront au point de vue pratique : la grande lisibilité et le souci d'éviter tout renvoi et même tout retour à une feuille immédiatement précédente pour y

rouver une antienne ou une oraison. Par exemple, le éviaire étant ouvert pour tierce, si l'antienne, le capi-le ou l'oraison se trouve sur l'une des deux pages, ne les reproduit pas ; mais dans le cas contraire les réimprime. On évite aussi d'imprimer une oraison façon à obliger à tourner une page pendant sa lec-re. Des feuilles reliées en tête et à la fin du volume pensent de chercher un bon nombre de formules uelles : *Invitatoire, Benedictus*, etc., ce qui est pré-ux, car ce bréviaire donne le nouveau psautier. L'ap-ndice contient les prières avant et après la messe, litanies approuvées, des prières avant et après ser-ns et confessions, des oraisons diverses.

3. — Les Editions Vaticanes ont publié en 1952 une *litio typica* du *Rituale Romanum* qui apporte un cer-n nombre de changements assez importants par rap-rt aux précédentes (cf. la recension détaillée, *Ami* 52, p. 236). Les autres éditeurs pontificaux s'em-essent de la reproduire. Nous avons sous les yeux lle de Marietti (Turin) et celle de Desclée (Tournai. ris, Rome).

Le format de la 1re (15,5 × 10), son épaisseur (1,5) sa légèreté la rendent très portative. Elle n'a au total e 770 p., tandis que l'édition vaticane, dont le format t plus petit, en compte 968. Elle n'ajoute rien au te de l'édition romaine, mais les caractères employés nt un peu plus gros, donc plus lisibles. Le papier, s fin, légèrement teinté, n'est pas transparent.

4. — L'édition Desclée (15,5 × 9), plus épaisse (2), talise un peu plus de 1000 pages. Le papier en est s épais, donc plus résistant. Les caractères sont aussi s gros, bien noirs et très lisibles, bien que les nes soient un peu serrées les unes contre les autres. près avoir reproduit l'édition vaticane avec ses tables, sclée y ajoute 162 p. de suppléments : 1. La for-le latine du rite de la réception des non catholiques i se convertissent, fixée par le Saint Office (20 juillet 59), puis, en français, anglais, allemand, néerlandais profession de foi publiée à la même date. [Les prê-s de langue française regretteront de ne pas trouver la formule abrégée (et adoucie) concédée par le int Office le 4 décembre 1946, que donne le *Rituale rvum ad usum diœceseum gallicœ linguæ*, édition ame, p. 141]. 2. La profession de foi de Pie IV et serment antimoderniste de Pie X. 3. Les formules ur la consécration de la patène et du calice.

Ces nouvelles éditions du Rituel ont partout rem-acé la version vulgate des Psaumes par la récente aduction romaine, même dans les morceaux qui doi-nt être *chanté* (ce qui est nouveau), par ex. l'Office s morts. Il en résulte qu'*en pratique*, ces nouveaux uels ne pourront pas être substitués aux anciens, tant e les chantres n'auront pas, *dans leurs livres de ant*, cette nouvelle traduction latine. Pour obvier au sordre qui pourrait, pendant une période intermé-ire dont la durée nest pas prévisible, résulter de t état de choses, les prêtres officiants devront utiliser ovisoirement, *pour les offices chantés*, soit les anciens uels, soit les antiphonaires grégoriens actuels. Desclée senti la difficulté, et à la fin de son édition du Ri-el, il a ajouté l'ancienne version latine des psaumes ; alheureusement (mais pouvait-il faire autrement ?) il présente non point selon l'ordre dans lequel ils se ivent dans le Rituel, mais selon leur numérotation ns la Vulgate, ce qui obligera à garder une marque ns le nouveau Rituel pour ne pas perdre l'antienne, à feuilleter fébrilement le supplément pour y retrou-r le numéro des psaumes. La seule solution vraiment atique, à laquelle les éditeurs pontificaux auraient dû résoudre (fût-ce en demandant à Rome les autorisa-ns nécessaires) eût été d'imprimer, à la suite de ntienne chantée, l'ancien et le nouveau texte du aume, l'un en haut, l'autre en bas de la page, solu-n coûteuse et peu esthétique, mais qui eût rendu les nouveaux rituels utilisables en toutes circonstances pendant la période de transition.

5. — Le renouveau liturgique auquel nous assistons a provoqué chez beaucoup le désir de s'unir plus étroitement à la prière officielle de l'Eglise. Jadis, c'est-à-dire au XIIIe et même au XIXe siècle, les laïcs instruits disaient volontiers le Bréviaire, en tout ou en partie. La connaissance et le goût du latin diminuant de nos jours, on se tourne vers des livres de prières écrits en latin et en français, où le bréviaire est simplifié. L'*Ami* a signalé deux essais de ce genre : celui du P. Henry, O. P. (1952, p. 381) et celui d'En-Calcat (p. 317). En terminant la recension de ce dernier, il laissait prévoir la publication prochaine d'un nouvel essai, s'inspirant de ce qui existe en Allemagne : de fait, il est sorti des presses au début de 1953.

L'initiative en revient à la Commission liturgique de l'assemblée des évêques d'Allemagne de Fulda. Il a été préparé par un bénédictin d'origine alsacienne, dom Hildebrand Fleischmann et publié en latin et allemand (1950), sous le patronage de plusieurs évêques non seulement allemands, mais autrichiens et suisses. Plus de cinquante Congrégations de ces trois pays et d'Amérique ont été autorisées à en faire usage. Des traductions en italien, anglais, espagnol, etc., sont en préparation. Grâce à la compétence de l'auteur en langue française et à l'activité de l'abbé Chirat, professeur à la Faculté de théologie catholique de Strasbourg et de ses collaborateurs, l'édition française devance toutes les autres traductions.

Donnons une idée de cet ouvrage. 1° Par ses capitules, hymnes et lectures, il se tient en contact avec les différentes phases de l'année liturgique. 2° Il utilise 128 psaumes, répartis en deux séries qui sont affectées à deux semaines consécutives. 3° Pour faciliter l'intelligence de chaque psaume, un titre lui est donné, et des sous-titres accompagnent ses subdivisions : le but de ces indications n'est pas d'initier à une exégèse critique, mais de faciliter la prière. De plus, 4° il se présente de manière à rendre possible une triple formule, brève, moyenne et longue, permettant aux supérieurs de chaque congrégation un choix correspondant aux besoins spirituels et au temps dont disposent les religieux ou religieuses.

Ces explications peuvent sembler compliquées ; tout devient clair quand on a en mains l'ouvrage même.

Le texte latin est celui du nouveau Psautier, que suit la traduction française. Les psaumes sont fragmentés, et les hymnes sont raccourcies (à trois strophes assez généralement).

En Allemagne, cet *Officium parvum* a remplacé le Petit Office de la Sainte Vierge dans un certain nombre de Congrégations féminines, hospitalières ou enseignantes ; nous croyons savoir qu'on l'utilise même en langue vulgaire. L'édition française est présentée, dans une lettre-préface, par Mgr Weber, évêque de Strasbourg. Une appréciation favorable de Sa Sainteté Pie XII, a été transmise à dom Hildebrand par Mgr Montini.

Muni de ces hautes approbations et déjà consacré par l'expérience, ce « bréviaire simplifié » doit retenir l'attention de quiconque souhaite de voir l'esprit biblique et liturgique imprégner de plus en plus la prière des religieux et des chrétiens fervents.

---

1. HEBERT. — **Leçons de liturgie à l'usage des Séminaires**, revues et mises à jour par A. FAYARD. Tome III. **Le cérémonial.** — Paris, Berche et Tralin, 1952.
2. R. P. Jean Michel HANSSENS, S. J. — **Nature et genèse de l'office des Matines.** — In-8 de 125 p. — Romæ, apud ædes Universitatis Gregorianæ, 1952.
3. Dom P. BRUYLANTS, O. S. B. — **Les orai-**

sons du Missel romain. Texte et histoire. — I. « Tabulæ synopticæ fontium ; indices ». — II. « Orationum textus et usus juxta fontes ». — 2 in-4 de XVI-330 p. et de 344 p. — Louvain (Belgique), Abbaye du Mont César, 1952.

1. — Le manuel classique d'Hébert est arrivé en 1952 à sa 25e édition. C'est dire son mérite. M. Fayard, professeur au Grand Séminaire du Puy a mis au point cette édition en tenant compte de toutes les décisions romaines récentes. Il convient de signaler les pages consacrées aux cérémonies du Samedi Saint. Le cérémonial ancien est d'abord exposé (p. 309-316) ; on donne ensuite toutes indications utiles pour la veillée pascale, la messe et les laudes (p. 316-328). L'auteur n'est pas favorable à certaines nouveautés récemment introduites en liturgie : on pourra lire, à titre d'exemple, la note sévère (p. 159) où il parle des « messes synchronisées » qui sont « une violation flagrante de la rubrique qui prescrit au célébrant, une fois sa messe commencée, de ne plus s'occuper de ce qui se passe à un autre autel (*non debet advertere quemcumque in alio altari celebrantem : Ritus,* III, 4). On voit d'ailleurs à quoi cela tend : à faire revivre l'ancienne concélébration. Or celle-ci est un de ces rites anciens (Encycl. *Mediator Dei*) que l'Eglise a plusieurs fois refusé de rétablir ou même d'autoriser par indult. »

2. — Les Matines sont un office, non pas de la nuit proprement dite, mais des instants où la nuit commence à se retirer devant la lumière ; c'est un office de l'aube, qui se place avant le lever du soleil, avant même l'aurore. Telle est sa nature. Quant à son origine, elle doit être cherchée dans une amplification progressive de l'antique office de Laudes. Cette thèse est basée sur une étude historique qui tient compte de la pratique et des témoignages non seulement de l'Eglise d'Occident, mais aussi des Eglises d'Orient : grecque, arménienne, syrienne, maronite, copte, chaldéenne. Le P. Hanssens qui soutient cette thèse avec une grande érudition, explique par là le lien intime que l'Eglise romaine maintient entre nos actuelles matines et laudes, le choix des psaumes (antérieurement à la réforme de Pie X), le style des hymnes, etc... A l'heure où tant de liturgistes et d'historiens rivalisent de zèle dans leurs recherches pour une « réforme du Bréviaire » à laquelle l'autorité suprême semble bien ne pas s'opposer, le travail du P. H. ajoute à sa valeur critique, que de plus doctes apprécieront, l'intérêt d'une véritable actualité.

3. — L'ouvrage monumental que Dom Bruylants consacre aux oraisons du Missel romain a pour but d'offrir aux érudits un instrument de travail qui leur permette de connaître toutes les variantes, manuscrites ou imprimées, de ces oraisons, avec indication de leurs sources, et de suivre les vicissitudes historiques de ces textes, jusqu'à leur insertion dans le missel actuel, ou à leur abandon définitif.

Pour y arriver, le tome I a adopté l'ordre de succession du Missel depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'à la dernière messe *Pro aliquibus locis.* La recherche porte sur toutes les oraisons insérées au missel actuel : collecte, secrète, postcommunion, oratio super populum, oraisons pour des cérémonies spéciales (Chandeleur, Cendres, Jeudi, Vendredi, Samedi Saints, prières sur les époux, etc.). Dans ce tome I, les oraisons ne sont pas imprimées *in extenso,* mais simplement définies par leurs premiers et derniers mots. Pour chaque dimnache ou fête, on indique non seulement l'oraison actuellement en usage, mais aussi celles qui ont été usitées et ne le sont plus ; un artifice de typographie permet de les distinguer les unes des autres et renvoie, par un numéro d'ordre, au tome II où on les trouve au complet. Le tome I se termine par de copieuses tables (p. 215-329) : celle de tous les mots employés dans les oraisons et celle de toutes les oraisons par ordre alphabétique, l'une et l'autre avec références à l'endroit où l'on en trouve la mention.

Le tome II donne, par ordre alphabétique le texte complet de chaque oraison, avec indication du ou des jours où elle a été placée, des variantes qu'elle a subies, avec références aux sources, et indications des travaux importants dont cette oraison a été l'objet, surtout de la part des modernes : cette bibliographie s'étend aussi aux revues savantes.

On ne lit pas de tels ouvrages ; on les consulte comme on consulte un dictionnaire ; et l'on reste étonné et reconnaissant d'avoir une telle masse de renseignements rassemblés et si parfaitement ordonnés dans ce authentique « travail de bénédictin », digne de ses plus illustres aînés.

BOSSUET. — Le mystère de Jésus-Christ. — Pages choisies et présentées par Thérèse GOYET. — In-18 de 170 p. — Paris, Ed. de l'Orante, 1952.

Sous la direction du R. P. Daniélou, S. J., les éditions de l'Orante lancent une nouvelle collection : *Orans Christianus.* Son but est de reproduire des textes de prière recueillis dans tout le cours de l'histoire de l'Eglise, ouvrages complets ou pages choisies, empruntés à toutes les écoles de spiritualité.

Dans le présent volume, le 1er de la collection, on été réunis des textes de Bossuet pris aux *Méditations sur l'Evangile,* aux *Elévations sur les mystères,* à quelques sermons, lettres, opuscules, etc. L'auteur les présente dans un ordre logique, qui n'a pas grande importance, puisqu'il s'agit de prières détachées dont le choix et la disposition sont nécessairement subjectifs. Mais toute page de Bossuet est une lumière pour l'esprit, une joie pour le cœur, une nourriture pour la vie surnaturelle. Les chrétiens qui n'auraient ni les moyens, ni le temps d'aller puiser dans les œuvres mêmes du grand évêque, trouveront ici de quoi illuminer leur foi et dilater leur charité. Et c'est pourquoi l'ouvrage de Th. G. mérite d'être accueilli avec grande faveur

---

Isabelle RIVIERE. — Comme votre Père céleste — In-16 de 128 p., 192 fr. — Paris, Bloud et Gay, 1952.

Ce petit livre paraît dans la collection « La vie intérieure pour notre temps ». Le thème est le suivant : Jésus-Christ a commandé aux chrétiens d'être parfaits comme leur Père céleste ; or, « Dieu est tout amour et uniquement amour » (p. 10). C'est donc « sur l'amour seul qu'il a pu copier notre âme », et c'est dans la mesure où nous aimerons Dieu et le prochain que nous serons parfaits.

Ce thème est d'abord expliqué par des considérations métaphysiques, puis développé par des applications de morale pratique et une série de réponses aux objections. Ça et là les considérations auraient besoin de précision ; certaines affirmations sont trop absolues. Par exemple, la phrase citée : « Dieu est uniquement amour », ... encore la limitation de l'amour proprement dit au seul amour complètement désintéressé. Mais les pages consacrées à la morale pratique sont psychologiques et entraînantes. Elles mettent en un beau relief le primat de la charité et engagent même à l'héroïsme. Elles feront du bien à beaucoup de chrétiens et de chrétiennes qui croient permis la haine ou le mépris du prochain.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 17 februarii 1953

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)